

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

11<sup>ME</sup> ANNÉE, No 553 — SAMEDI, 8 DECEMBRE 1894

**ANNONCES :**

Par an, \$3.00 Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payables d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

**BERTHIAUME & SABOJRIN, PROPRIETAIRES.**

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



BERLIN.—LA CÉRÉMONIE DU "CLOUAGE" DES NOUVEAUX DRAPEAUX PAR L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 DECEMBRE 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc — Ottawa, par Benjamin Silté.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Les merveilles de l'architecture par P. Colonnier.—Chronique bibliographique par R. O. Renault.—Nos gravures.—Poésie (avec encadrement) : Sur un portrait, par Gaston d'Arcoy.—Au milieu des Acadiens en 1864 par L. H. Tremblay.—Une chasse aux tigres, par Jules de Walcourt.—Dieu vous bénisse.—Chronique de la mode : Les manteaux d'hiver.—Jeux et récréations : Caïcoteur Enigma ; Solutions des problèmes publiés dans le No 551.—Primes du mois de novembre : Listes des numéros gagnants.—Le jeu de dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—La cérémonie du "clouage" des drapeaux de l'armée allemande en présence de l'Empereur et de l'Impératrice.—Saint Antoine et saint Paul l'Ermite.—Caïcoteur de France : Napoléon I<sup>er</sup> dans une dernière combinaison à vaste plan de campagne.—Baux-Arts : Deux rêveries.—Portrait : M. J. Murphy.—Dieu vous bénisse.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1<sup>er</sup> samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Hébert vient d'envoyer au gouvernement la dernière statue sortie de son atelier, celle du maréchal de Lévis, et elle a pris sa place dans la façade principale du Palais Législatif, de Québec, à côté de Montcalm, Wolfe, Salaberry, Egin et Frontenac.

Il lui reste à faire les statues de Mgr de Laval, du Père Vieil, du Père Brébeuf, Olier, Champlain, Maisonneuve, Jacques Cartier et Boucher.

C'est du moins ce que dit l'ordre en Conseil confiant ces travaux à notre excellent artiste, et Dieu me garde de vouloir paraître ou même d'être soupçonné de trouver à redire à cette décision prise en si haut lieu.

Cependant, me serait-il permis de dire que j'ai été un peu étonné de voir le nom du Père Vieil figurer dans cette liste.

Le Père Vieil était certes un religieux de grand mérite, d'un zèle et d'un dévouement admirables, qui fit le plus grand bien dans ses missions, mais, franchement, ce n'est pas son nom qui doit être familier à la plupart des Canadiens !

\* \* \* En voulez-vous la preuve ?

Allez donc un jour vous promener au Saub au Récollet—la chose est aussi facile qu'agréable,

maintenant, avec les tramways électriques—et demandez aux citoyens du village quel était le récollet qui donna son nom à l'endroit qu'ils habitent.

Je ne crois pas me tromper en disant que plus d'un ne pourra pas vous répondre.

Le Récollet, c'est le Père Vieil.

Le Père Vieil ou Viel—on n'est pas d'accord—ne séjourna au Canada que deux ans. Arrivé en 1623 il se noya près de Montréal en 1625, alors qu'il était en route pour revenir à Québec.

\* \* \* Dans la liste des statues faites ou à faire, les guerriers occupent la plus grande place, bien que je sois surpris de ne pas y voir figurer un grand marin, l'illustre d'Iberville ; le clergé y est aussi bien représenté, et c'est justice, mais je n'y vois pas un nom de femme.

On élève des statues aux femmes tout aussi bien qu'aux hommes et je ne comprends pas trop que nous l'oublions ainsi.

Voulez-vous un nom d'héroïne qui mérite de figurer au milieu des capitaines qui ont illustré la Nouvelle France ?

Mlle de Verchères (Madame Tarien de Lanandière), cette vaillante canadienne-française qui s'illustra dès l'âge de quatorze ans en repoussant une attaque des sauvages pendant un siège qui dura huit jours.

Cet acte de bravoure fit grand bruit, et la courageuse enfant fut bientôt connue sous le nom de "l'héroïne de Verchères."

Ce ne fut pas son seul titre de gloire, car on rapporte d'elle plusieurs traits de courage, toujours en luttant contre les Iroquois qui infestaient le pays.

On en parla longtemps dans les wigams et dans nos chaumières, de la bravoure de Mlle de Lanandière, mais depuis longtemps on ne voit son nom que de loin en loin dans nos revues et nos travaux littéraires.

—Une statue en japon !

—Parbleu ! ce japon là a sauvé l'honneur des armes françaises, il y a deux cents ans ! Ce japon mérite bien d'être coulé en bronze, et je ne crois pas que les vaillants hommes d'épée, qu'elle mérite d'aller retrouver dans notre galerie de braves, lui fassent mauvais accueil.

Je vote donc pour que Hébert fasse la statue de l'héroïne de Verchères !—mais j'oublie que je n'ai pas le droit de vote.

\* \* \* Puisque je parle du vieux temps, un mot sur ce qui s'écrivait en 1753, c'est-à-dire il y a près de cent cinquante ans.

C'est Franquet, inspecteur des fortifications, qui parle, et l'on verra ce qu'était le Canada sous Louis XV.

Il est étonnant, dit Franquet, que le Canada établi depuis environ 150 ans, où les terres sont bonnes, produisent beaucoup sans une grande culture, et où chaque laboureur peut en avoir autant qu'il en veut, qu'il peut en cultiver et en défricher, ne soit pas en état de produire non seulement la substance de ses propres habitants, mais encore de fournir des farines et autres denrées convenables."

Mais, alors, la position de nos aïeux n'était pas si brillante qu'il faille beaucoup la regretter.

Et plus loin, cet antique reproche que l'on va trop à la ville au détriment des champs.

"Les villes se peuplent trop et les campagnes deviennent désertes ; ce qui diminue la culture des terres et de beaucoup la production des denrées nécessaires pour la substance du pays."

Ce brave homme de Franquet, que dirait-il s'il voyait Montréal, nos chemins de fer, les tramways électriques, le télégraphe, le téléphone, etc.

\* \* \* Voici comment Franquet s'exprime au sujet de l'éducation et de l'enseignement donnés aux jeunes filles.

"Les religieuses sont recommandées le long des côtes, dans des seigneureries où elles ont été attirées pour l'éducation des jeunes filles ; leur utilité semble être démontrée, mais le mal qui en résulte

est comme un poison lent qui tend à dépeupler les campagnes d'autant qu'une fille instruite fait la demoiselle, qu'elle est maniérée, qu'elle veut prendre un établissement à la ville, qu'il lui faut un négociant et qu'elle regarde au-dessous d'elle l'état dans lequel elle est née."

N'entend-on pas souvent exprimer les mêmes idées de nos jours ? Ma's Franquet dit toujours ce qu'il pense, témoin encore le passage suivant où il ne parle de rien moins que d'empêcher toute instruction, en dehors du catéchisme, et de supprimer les couvents :

"Mon avis serait de ne souffrir aucun établissement nouveau de ce genre, et même, s'il est possible, de faire tomber ceux qui subsistent afin d'obliger les enfants à se contenter de l'instruction de leur curé pour leur religion, et de ne prendre aucuns principes qui les détournent du travail de leur père ; par ce moyen, les habitations se gèneraient au lieu de diminuer, et la culture des terres se poussera avec plus de vigueur."

Diable ! cela me semble un peu radical pour être écrit en 1753, mais il est vrai qu'on ne l'a pas écouté du tout.

\* \* \* Une triste nouvelle nous arrive de France.

Patrick Maurice O'Reilly, un des plus anciens et plus sympathiques collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, vient de mourir à Paris, à peine âgé de trente six ans.

Pauvre ami !

O'Reilly—qui entre parenthèses, ne savait pas un traitre mot d'anglais—était une personnalité à part, unique, typique qui réunissait en lui les qualités si spirituelles et si brillantes de la race française et de la race irlandaise.

Fils d'un juge de la Cour d'appel de Rouen, O'Reilly avait fait de bonnes études—je dis bonnes, dans le sens essentiellement français—c'est à dire qu'il était sorti du collège avec des connaissances solides et des idées pleines la tête.

Envoyé à Paris, pour y faire du droit, de la médecine ou tout autre chose, Pat-Maurice préféra... autre chose.

Ayant des revenus suffisants pour vivre, il se contenta de promener sa jeunesse et son insouciance dans les régions de la pensée, des lettres et des arts.

Lié avec la plupart des artistes et des écrivains, il vivait joyeusement, tout en travaillant beaucoup, car il m'a souvent dit et prouvé que pendant les quelques années qu'il avait passées à Paris, il avait bûché comme un pauvre.

S'il avait été vraiment pauvre, il serait peut-être arrivé.

Mais le temps s'écoulait et O'Reilly n'avait d'autre position que celle de fin diseur,—malgré un fanabalesque défaut de prononciation,—bon connaisseur et quelque peu collaborateur de différents journaux.

Un beau matin, son père lui demanda s'il ne voudrait pas se faire une position au Canada, dans le commerce de grains, à Montréal.

Montréal, grains, Canada ! ! mais, certainement, ces mots là vont très bien ensemble, et voici Maurice embarqué sur un transatlantique.

Il nous arriva, un beau matin de printemps, gai comme un pinçon, le binocle sur le nez et un échiquier sous le bras.

Maurice était amoureux des échecs, tout autant que des muses et, plus d'une fois il parla d'une manière amère d'Appollon qui avait oublié d'avoir dans son cortège une échiquière.

Entré au bureau de M. A. Girard, notre ancien vice consul de France, il s'efforça de pénétrer les mystères du commerce de grains, sans jamais y parvenir, et il le disait souvent à M. l'abbé Demazare, ami de la famille, qui devait être son mentor au Canada.

Une rude tâche je vous l'affirme, car Maurice lui filait dans les doigts comme une couleuvre au moindre conseil ; mais d'une manière très respectueuse.

Il resta à Montréal pendant quelques années, faisant un article par-ci par-là,—il occupa même comme il le disait, le fauteuil éditorial du *Canada*, organe des gens de bon goût,—prêtant son concours à des représentations théâtrales, ne s'occu-

pant jamais de grains, oh, jamais ! et touchant ponctuellement sa pension le premier de chaque mois.

Le 2, il était gêné.

Le 3, c'était la pauvreté.

Alors, comme il lui restait vingt-sept jours à attendre pour toucher le mois suivant, il se mettait au travail, lisait, écrivait... sans oublier les échecs.

\* \* Pauvre O'Reilly !

Il y a quelques années, son père étant mort, et lui, entrant en possession d'une jolie fortune, il en consacra tous les revenus à aider les artistes et les poètes, car il était tellement bon que son seul bonheur était de rendre les autres heureux.

Faucher de Saint-Maurice, Jules Tessier, Pinault Deschênes doivent se souvenir de l'inoubliable soirée que nous avons passée avec O'Reilly, en 1888, à Paris.

Comme il était gai, ce soir là, quel esprit !

Et bien, tout cela a disparu. Maurice est mort



OTTAWA



UNE lettre qui m'est adressée de Minneapolis s'en va aux Illinois, à la ville d'Ottawa, passe à l'Ohio, à la ville d'Ottawa, est envoyée au Wisconsin, à la ville d'Ottawa, et finit par me parvenir dans Ontario, à la ville d'Ottawa.

J'ouvre l'almanach des États-Unis et j'y vois dix-huit localités du nom d'Ottawa, répandues dans l'Illinois, l'Ohio, le Michigan, le Wisconsin, le Minnesota, le Kansas et l'Iowa. Et moi qui me plaignais de voir un comté d'Ottawa dans la province de Québec, tout près d'une ville d'Ottawa, dans la province d'Ontario !

Les Otaouais des anciens jours, assemblés maintenant dans les prairies de chasse du Grand Manitou, ne doivent pas se plaindre de ce que nous les oublions, car tous les territoires où ils ont vécu, même le chemin qui les conduisait à Montréal, sont jalonnés de véritables monuments érigés à leur gloire. Villes, villages, cantons, rivières, comtés, lacs, banques, manufactures, voies ferrées, bureaux de poste étaient le souvenir de cette nation fameuse sur la carte du Centre-Amérique.

L'homme n'est pas toujours aussi démonstratif envers le peau rouge ; il en a relégué bon nombre dans les limbes, d'où ils ne sortiront jamais. Le nom des Otaouais n'existe nulle part dans l'île Manitovaline ni dans notre comté de Bruce, et pourtant c'était la patrie, ou du moins l'habitat de cette nation de 1615 à 1650, alors que les Français les visitaient régulièrement.

Les hostilités des Iroquois leur firent désertir le comté de Bruce et l'île Manitovaline et, dès 1652, on les trouve au sud de Sainte-Marie, dans la baie Verte et au centre du Wisconsin. Leur dispersion se continua durant plus de deux siècles. On les voit avec les Sautaux, les Poutéouatamis, Renaris, Sioux, Folle-Avoine, Markoutins, Illinois, Miamis, tous peuples des régions énumérées ci-dessus, et partout ils semblent avoir laissé une trace ineffaçable, si l'on en juge par la faveur qui s'attache à leur nom.

L'histoire ne fait pas d'eux un éloge exceptionnel, oh ! non. Plus remplis de feu que la plupart des autres Sauvages, ils se montraient très sympathiques envers ceux qui pouvaient leur être utiles, et ils leur tournaient le dos avec empressement dès qu'ils ne trouvaient plus leur compte à cultiver cette amitié. Sans doute, ils étaient remuants ; il y eut même une époque, vers 1650-70, où ils firent acte de bravoure militaire, mais ils

montraient en sommes des qualités plus brillantes que solides.

Nicolas Perrot, qui vécut avec eux de 1664 à 1700, les menait par la terreur, la menace et des reproches continuels ; il affirme que leur génie était porté à la trahison. Lorsque Perrot les quitta, ils dirent qu'ils avaient perdu l'esprit.

Le baron de La Hontan qui voyageait par les grands lacs en 1687-9, les qualifie de lâches dans trois ou quatre de ses lettres, en les comparant défavorablement avec les Hurons qui se battaient résolument en toute rencontre, assure-t-il.

Les Hurons, presque anéantis de 1648 à 1650, s'étaient répandus chez les autres nations sauvages, mais outre qu'ils se trouvaient en petit nombre, ils ne parlaient ni la langue algonquaine pure ni aucun dialecte dérivé de cette langue, tandis que les Otaouais, très nombreux, avaient de plus l'avantage de s'exprimer dans tous les jargons que parlaient les Sautaux, les Poutéouatamis, les Markoutins et même les Illinois, aussi se trouvaient-ils comme chez eux partout entre le Mississippi, l'Ohio et autour du lac Michigan.

On m'assure que dans les réserves sauvages du Kansas et de l'Iowa il existe encore des Otaouais. Leur nom est attaché à divers endroits de ces deux États, ce qui montreraient qu'ils ont un jour traversé le Mississippi pour s'établir à l'ouest de ce fleuve.

Expliquez vous comment les Anglais se sont décidés, en 1790, à nommer Pontiac et Ottawa les deux comtés qui vont d'Argenteuil au pôle nord ?

En 1766, le chef de guerre Pontiac à la tête de ses Otaouais, avait assiégé le fort du Détroit et mené les choses si rondement qu'il ébranla un moment la puissance anglaise sur les grands lacs. Vingt-quatre ans plus tard le nom de ce formidable sauvage servait à désigner parmi nous un territoire vaste comme un royaume.



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le 27 novembre dernier, la princesse de Bismark est morte à Varzin à cinq heures.

\* \*

La chambre des députés de Paris, a voté, le 27 du mois dernier, l'adoption de l'arrangement commercial conclu entre la France et le Canada.

\* \*

Mgr Fabre, archevêque de Montréal, a souscrit \$100 pour l'achèvement de l'érection du monument Maisonneuve.

\* \*

Il est décidé de fusionner entre elles les sociétés de Saint-Thomas, d'Ottawa, et des Artisans, de Montréal.

\* \*

Les Écossais demeurant à New-York ont donné, le 29 du mois dernier, une brillante réception en l'honneur de Lord Aberdeen.

\* \*

Les Hollandais, en faisant des fouilles dans une fortresse indienne, ont découvert des trésors d'une richesse inouïe. On croit que ce sont les trésors d'un Rajah.

\* \*

Il est fortement question d'organiser à Montréal une exposition universelle qui aurait lieu en 1896. L'initiateur de cette entreprise est M. J. H. Stiles, ancien commissaire anglais de l'exposition de San Francisco.

Plusieurs évêques et théologiens anglicans doivent se rendre à Rome et conférer avec Léon XIII et les cardinaux sur le retour de l'Église d'Henri VIII à l'unité de la foi.

\* \*

Le tsar de Russie a assuré le pape que sa politique envers les catholiques russes et polonais sera, s'il se peut, plus indulgente encore que celle de son père Alexandre III.

\* \*

Dans plusieurs églises de cette ville, le spiritisme a été dénoncé et condamné. A Saint-Jacques et à Saint-Patrice, M. le curé Troie et M. le curé Quinlivan, se sont particulièrement élevés contre les pratiques des spirites.

\* \*

Le 28 novembre, une secousse de tremblement de terre, qui a duré trente-sept secondes, a causé beaucoup de dommages, à Quito, Équateur. L'église Palcan a été détruite. Beaucoup de personnes ont été tuées. On a retiré quatorze cadavres des ruines.

\* \*

Le mariage du tsar Nicolas II avec la princesse Alice, a été célébré à midi, lundi le 26 novembre, à Saint-Petersbourg. Les dépêches nous déclarent que la cérémonie a donné lieu à un grand déploiement de cour et à des démonstrations de sympathie publique.

\* \*

Lundi, le 10 courant, un grand bazar sera ouvert au Monument National pour venir en aide à la construction d'une église devant servir aux Italiens. Plusieurs beaux objets seront raffés. Digne de remarque, un magnifique tableau représentant la "Présentation de Jésus au Temple." On peut adresser les objets que l'on désire offrir à M. J. L. Leclair, 74, rue des Allemands.

\* \*

L'Opéra Français fait re'ache pour trois jours cette semaine la troupe ayant été priée d'aller à Québec donner *Mignon* et une couple d'autres nouveautés dont les succès à Montréal a eu du retentissement par toute la province.

La prochaine représentation au théâtre de la rue Sainte-Catherine aura donc lieu jeudi. On donnera alors en soirée de gala *La Papillonne*, comédie de Victorien Sardou, le célèbre auteur de tous les grandes pièces du répertoire de Sarah Bernhardt. Vendredi, on répètera *Mignon*, qu'un grand nombre de personnes n'ont pas encore vu. Pour la matinée de samedi, *Barbe-Bleue*, le magnifique opéra bouffe d'Offenbach, et pour la soirée du même jour, *La Mascotte*.

La direction est à monter à grand frais, pour le 13 décembre, *Si j'étais Roi*, l'œuvre admirable d'Adam, dont l'éclat promet de surpasser encore les représentations de *Mignon*.

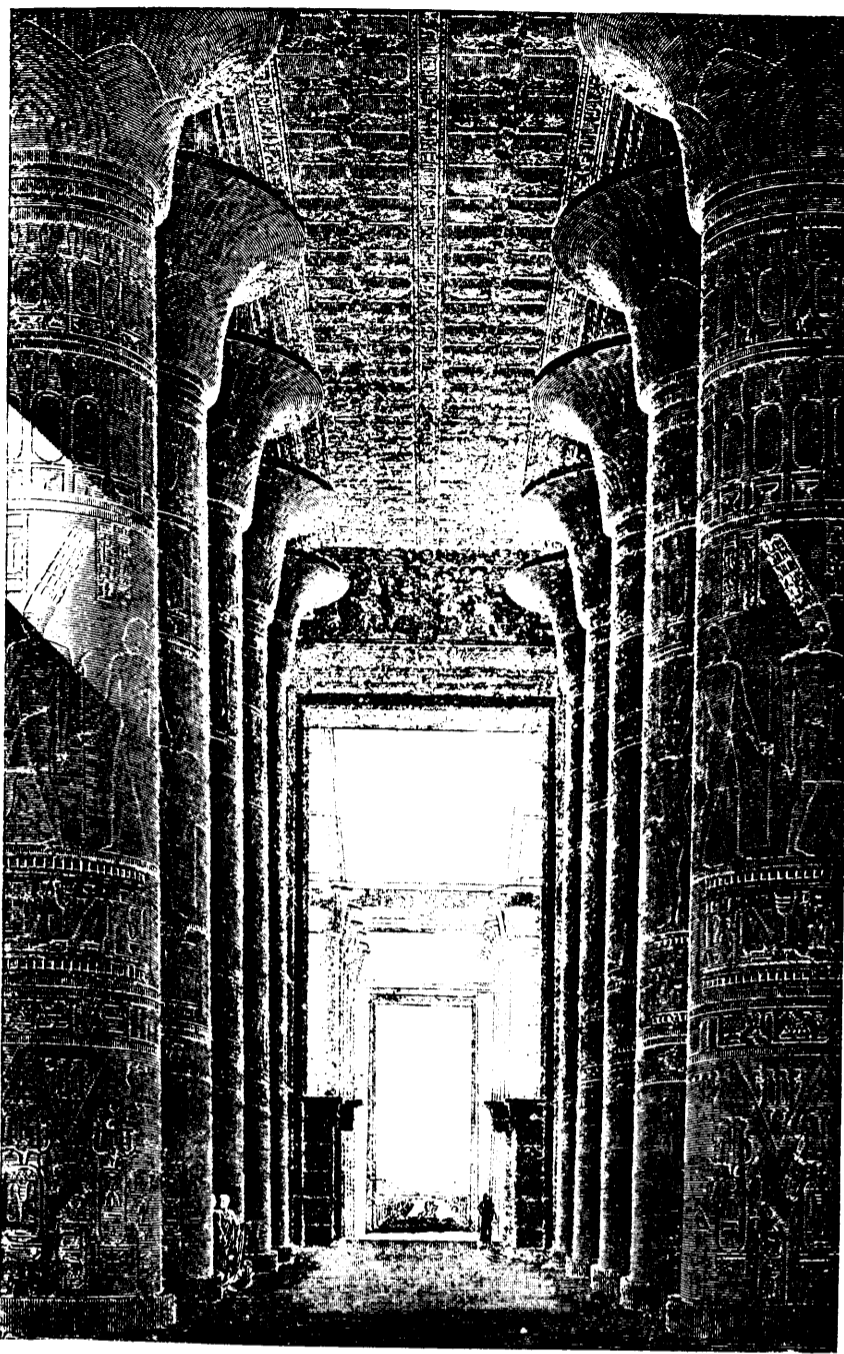
\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE — J. E. R., Ottawa. — Votre anecdote sur Pie IX sera bientôt publiée.

Un amateur, Contre-cœur — Impossible d'accepter le sonnet : il contient des fautes trop graves. N. E. N. — Votre légende sera livrée sous peu à l'impression.

V. H., Québec. — Adressez-vous pour les renseignements demandés à MM. Beauchemin et Fils, libraire, rue Saint-Paul, à Montréal, qui pourront, mieux qu'il se soit, vous les donner.

Les grandes pensées font leur chemin, en dépit de tous les obstacles que les ennemis du progrès jettent sur leur route ; et d'étape en étape, de colline en colline, elles finissent par atteindre le sommet de l'opinion publique et par triompher. — HONORÉ MERCIER.



Temple de Karnac dessiné tel qu'il était au temps de sa splendeur, d'après les ruines qui en restent  
(Voir no du 24 novembre dernier)

## LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS  
AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)

Mais l'ignorance, surprise de cette nouvelle victoire, leva en sifflant sa tête monstrueuse ; les bateliers qui, jusque là, faisaient le service commercial du fleuve, s'émurent en apprenant qu'un nouveau navire allait désormais, conduit par un seul homme, en dépit du vent, du calme, des courants et des tempêtes, s'avancer triomphant sur les eaux. La jalousie mordit leur cœur, et la force brutale se sentant vaincue honteusement par la force intellectuelle, résolut de se venger d'une façon digne d'elle. Aussi, quand le bateau merveilleux voulut quitter le rivage, des misérables, armés de haches, de rames et de bâtons mirent en pièces cette glorieuse machine qui devait plus tard changer la face du monde...

Alors, il partit le pauvre savant, il quitta son pays, le désespoir dans l'âme : il avait tout vendu pour construire sa machine, et il s'en alla verser ses dernières larmes sur la terre de l'étranger, où il mourut dans l'obscurité : on ne sait même pas où est son tombeau. Ah que l'homme ignorant est ingrat !... Eh bien, vous qui êtes les hommes modernes, les hommes de la force intellectuelle, vous qui avez compris les bienfaits de la science, vous qui lisez ces lignes : réparez cette grande injus-

tice de nos pères. Saluez l'ombre du grand Papin, évoquée au milieu de vous, applaudissez tous à son nom, car, n'en doutez point, c'est à cet illustre martyr de la science que vous devez, en grande partie, les bienfaits de la civilisation moderne !

Une fois armé de cette force incalculable, le génie de l'homme la perfectionna sans cesse, l'adapta à tous ses besoins, l'augmenta sans limite, et avec l'aide de cet esclave moderne, put enfin entreprendre des travaux plus étonnants encore que ceux des Egyptiens.

Pais, à mesure que les temps avançaient, son ardeur de chercher, de savoir, lui fait pousser ses calculs à l'extrême : il connaît toutes les forces de la nature, il sait les dompter, les mettre à profit, de telle sorte qu'il fait ses auxiliaires mêmes de ces forces contre lesquelles faisaient venus se briser les forces des anciens.

Naturellement la construction se ressentit de cet état de choses : le commerce ayant pris un essor inouï les communications par terre et par mer, les routes, les voies ferrées, les canaux entraînaient des travaux inouïs eux-mêmes. Je parlerai tout d'abord du plus important de ces derniers, du canal de Suez, l'œuvre la plus gigantesque qui fut jamais entreprise par les hommes, sur la surface du globe. Il est d'autant plus important pour nous qu'il montrera d'une façon évidente la supériorité des modernes sur les anciens, qui eux aussi l'essayèrent. Chose étrange : c'est cette terre d'Égypte, qui reçut les plus colossales constructions de l'antiquité, qui était aussi destinée à voir s'ac-

complir en son sein l'œuvre la plus colossale entreprise par les modernes.

Ce grand travail, comme je l'ai dit plus haut, avait été conçu par les anciens, et quelques auteurs entre autres Strabon, disent que le grand Séostris en avait compris toute l'importance. Il envoya donc 300 000 hommes pour percer l'isthme. Pendant de très longues années cette armée lutta contre d'innombrables difficultés puis, épuisée de fatigue, mourant de soif et de faim, et épouvantée par la tâche immense qu'elle avait entreprise, elle dut se retirer, laissant sur le lieu des travaux, devenu presque un champ de bataille, les corps de 120,000 esclaves. dont les oiseaux seuls du désert se chargèrent de faire la sépulture. Voilà ce que fit l'antiquité tant renommée, voilà ce que firent ces Egyptiens tant vantés, ces titans antiques qu'on prétendait invincibles dans l'art de construire. Voyons donc ce qu'ont fait les modernes et comparons.

En 1859, M. de Lesseps reprend l'œuvre. Tout ce que la nature peut entasser de difficultés, tout ce que l'imagination peut concevoir d'obstacles, tout ce qu'un ingénieur peut rencontrer de complications imprévues et de problèmes ardues à résoudre, tout cela se rencontra sur ce chantier fameux dans les annales du monde.

Sous ce climat brûlant, dans ces lointains déserts, il fallait tout d'abord nourrir, abreuver, loger et ravitailler ces 36 000 ouvriers ; on construisit une ville, on creusa un canal, amenant l'eau du Nil sur le lieu des travaux. Pais on commença à creuser ; bientôt des tempêtes de sable s'élevèrent, engloutissant dans des tourbillons brûlants, travaux, machines et ouvriers. Bientôt aussi on rencontra des nappes d'eau souterraines, véritables lacs qu'il fallut épuiser et dont les infiltrations menaçaient d'envahir les tranchées. On rencontra également et sur plusieurs lieues de longueur un roc vif dans lequel il fallut se frayer ce passage atteignant quelques fois 50 mètres de large et de 25 pieds de profondeur. Il fallut encore retenir aux extrémités du canal les eaux de la mer, dont la pression effroyable, aurait, en faisant irruption soudainement, détruit pour jamais cette œuvre admirable, dans un épouvantable cataclysme. Enfin on dut construire à mesure qu'on creusait, les parois de ce canal qui semblait interminable. Mais là encore surgit une autre difficulté ; dans ce désert on ne rencontrait pas de pierres : il fallut en inventer. Bientôt arriva une armée de machines, dont les rousges puissantes, broyant le sable du désert et le mélangeant avec des matières chimiques, en firent des blocs non moins énormes que ceux dont se servaient les Egyptiens. Ces blocs avaient 12 pieds de long, 5 de haut et 7 de large. On les faisait sécher sur une vaste plateforme qui en contenait 1,900 à la fois.

Pendant dix ans, on travailla avec ardeur, on enlevait 54 000,000 de pieds cubes (2 000 000 de m. cubes) de matières par mois. Enfin, tout fut terminé, et maintenant les vaisseaux de toutes les nations du monde parcourent ces déserts fameux sur cette route magnifique de 98 milles (164 kilomètres) de long, travail infiniment plus difficile et plus colossal que les pyramides. En effet, on avait déplacé pour l'accomplir un milliard huit cent quatre-vingt-dix millions de pieds cubes de matières (70,000,000 de mètres cubes), c'est-à-dire vingt-huit fois le volume de la grande pyramide ; le jour où ce grand travail fut achevé, les Egyptiens étaient vaincus.

Le canal de Panama était plus difficile encore, traversant la chaîne des Andes, dont la plus haute, la Calebra, offre en cet endroit un massif de granit de 623 pieds (190 mètres) de hauteur. 10,000 ouvriers, 3,000 wagons, 75 dragues à vapeur y travaillèrent ; 130,000,000 de mètres cubes devront être enlevés. Les portes ou écluses seront gigantesques : 69 pieds de hauteur (21 m.), 79 de largeur (24 m.), 14 d'épaisseur (4 m. 25), telles seront les dimensions. Le poids de chacune sera de 230 tonnes ; la statue de Rhamsès ne pèse que 120 000 kilos (164,556 livres), et l'obélisque de Luxor ne pèse que juste leur poids.

Ces chiffres parlent assez d'eux-mêmes, je crois, sans qu'il soit besoin de commentaires. Si vous pensez maintenant qu'un ou deux hommes étaient

destinés à mettre en mouvement de pareilles masses, vous conviendrez que les Egyptiens s'efforcent de plus en plus.

Il est vrai que le canal n'est pas encore achevé, mais il le sera dans un avenir plus ou moins éloigné. Quoiqu'il en soit, il ne faut point imputer la suspension des travaux à l'impuissance de la science : elle n'a encore jamais reculé dans ses entreprises, mais bien à des considérations politiques et financières.

Si l'on considère maintenant les travaux qu'a nécessités l'établissement des voies ferrées, on se rendra facilement compte encore de la supériorité des modernes ; toutes les fameuses voies romaines ou autres, que sont-elles auprès de celles du chemin de fer du Pacifique qui, avec ses 3,300 milles (5 310 kilom.) de longueur d'un océan à l'autre, traversant un pays aussi vaste que l'empire romain à travers mille difficultés est certainement la construction la plus gigantesque qu'il y ait au Canada.

En parlant des travaux nécessités par l'établissement des voies ferrées, nous ne pouvons passer sous silence les tunnels et les ponts. Là encore l'époque moderne a accompli d'innombrables merveilles. Le plus beau et le plus important des tunnels est celui du Saint-Gothard, il traverse de Suisse en Italie la montagne dont il porte le nom, élevée de 10 600 pieds. La longueur du tunnel est de 16 295 verges, soit plus de neuf milles et quart (15 kilom.). Commencé en 1872 ce travail énorme ne fut achevé qu'en 1881 et coûta plus de 12 000 000 de dollars (60 000 000 de fr.).

Que de difficultés encore ne rencontra-t-on point en cette circonstance. Ne pouvant faire qu'un usage assez restreint des explosifs, on dut engager avec le roc une véritable lutte à coups d'épée. A cet effet, des machines à air comprimé étaient contre le rocher des pointes d'acier, dont chaque coup le faisait sauter en éclats. Tous ces décombres étaient aussitôt enlevés et entraînés sur des wagons roulant sur une voie ferrée provisoire. Ce qu'il en sortit de ces décombres, de ces morceaux de rocher ? On en évalue le volume à plus de 50 000 000 de pieds cubes.

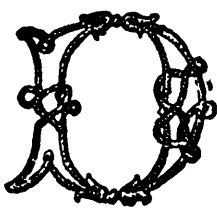
Ce qui y a de plus merveilleux, c'est que le tunnel fut commencé des deux côtés à la fois. Il fallut que les géomètres et les ingénieurs qui prirent cette décision fussent bien sûrs à leurs calculs, car une erreur d'un dixième de ligne par pied eut entraîné, lors de la rencontre au sein de la montagne, un écartement tel qu'il eût fallu recommencer entièrement l'ouvrage.

Quelle science mais aussi qu'elle responsabilité !

P. Jonnier

(A suivre)

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE



DEPUIS quelques années, les Etats Unis ont produit un grand nombre de travaux historiques. A la suite de Francis Parkman, plusieurs hommes de lettres américains se sont livrés à l'étude approfondie de l'histoire.

Entre autre, M. Justin Winsor, de la célèbre université de Cambridge, a commencé une histoire élaborée de l'Amérique ; déjà deux volumes ont été publiés : *Christopher Columbus* et *Cartier to Frontenac* (Houghton, Mifflin & Cie, éditeurs, New-York).

Ces deux volumes sont bien faits quant à la forme et aux données générales qu'ils renferment, mais au point de vue de la vérité historique M. Winsor n'est pas juste vis-à-vis des nobles pionniers qui ont fertilisé la Nouvelle France de leurs sueurs et de leur sang. Il est vrai qu'il est difficile d'attendre d'un écrivain protestant un récit véridique et sincère des nobles actions et de la sainte mort de nos premiers missionnaires et martyrs.

J'ai déjà signalé, dans une autre tribune, les

erreurs volontaires de M. Winsor et il est probable que j'y reviendrai avant longtemps, dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ.

Aujourd'hui, je ne veux m'occuper que d'un ouvrage tout récent, qui ne manque pas d'intéresser les Canadiens Français. Ce volume, somptueusement habillé dans sa toilette de maroquin rouge avec fers spéciaux sur plats, a pour titre : *Headquarters of the Mississippi*, et pour auteur M. Wilard Glazier. Il sort des ateliers de Raud, McNally & Cie, de New York, et son apparence typographique et artistique fait grand honneur aux éditeurs.

Ce travail, *Headquarters of the Mississippi*—en français, *Les Sources du Mississippi*—nous donne une foule de détails sur la découverte de ce grand fleuve—le plus grand du nouveau-monde—et nous fait connaître avec pièces à l'appui les lacs où il s'alimente, détail que nous ne savions pas au juste jusqu'à ce jour.

Quoiqu'il nous avions salué le P. Marquette et Jean Jolliet comme les découvreurs du Mississippi et nous étions toujours fiers, lorsque nous parlions d'eux, de les signaler comme tels. Mais M. Glazier vient de détruire nos prétentions. D'après lui, le véritable découvreur de ce grand fleuve du continent américain serait Hernando De Soto.

De Soto est natif de la petite ville de Xérès, dans le sud de l'Espagne. Il vit le jour à l'ouverture du seizième siècle, en l'année 1500.

Quoiqu'il enlève ce fleuron de la découverte du Mississippi à Marquette et Jolliet, M. Glazier leur rend entièrement justice sous d'autres rapports ; il admire leur courage et leur noblesse de cœur. Il parle aussi en termes respectueux des Jésuites, les premiers missionnaires de la Nouvelle-France, et du premier prélat canadien, Mgr de Laval.

De Soto découvrit le Mississippi en 1541 et ce n'est qu'en 1673 que Marquette et Jolliet l'explorèrent.

M. Glazier a fait lui-même de nombreuses explorations pour localiser la vraie source du Mississippi et après deux ou trois expéditions, il en est arrivé à la conclusion que ce fleuve prenait sa source dans les lacs Itasca, Pemidji, Cass et Winibigoshish qui se trouvent respectivement à une altitude de 1,532, 1 456 et 1,400 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le travail de M. Glazier nous donne une foule de détails sur les explorations qui ont été faites sur le Mississippi depuis 1541. Il consacre deux chapitres à Cavalier de La Salle dont il vante les qualités et la bravoure. Il s'occupe aussi assez longuement du P. Louis Hennepin, de La Hontan et du P. Charlevoix.

La dernière partie de son ouvrage est particulièrement consacrée au récit des expéditions modernes faites dans le but de découvrir la vraie source du Mississippi.

L'ensemble de ce volume est bien, et tous ceux qui s'occupent de l'histoire intime du Canada pourront le consulter avec profit.

Raoul Renauld

## NOS GRAVURES

### LES NOUVEAUX DRAPEAUX DE L'ARMÉE ALLEMANDE

La création de cent trente-deux nouveaux bataillons, en exécution de la nouvelle loi militaire augmentant les effectifs de l'armée allemande, a donné lieu, il y a quelques semaines, à Berlin, à une double fête militaire et religieuse. L'empereur a présidé lui-même au clouage des drapeaux, et le lendemain à leur bénédiction solennelle.

Les étendards des nouveaux corps sont en soie, brodés en leur milieu de l'aigle prussienne à deux têtes surmontée de la couronne, et, aux quatre coins, du monogramme impérial entouré de rameaux de laurier d'or. Chaque drapeau a 1 m. 26 de superficie et 3 m. 12 de hampe, et il a une valeur, due surtout aux broderies, de 1,500 à 1,600 marks.

Au jour fixé, ces drapeaux étaient étalés dans la Rahmeshalle de l'Arsenal, sur de grandes tables couvertes de nappes blanches et drapées de tapis de velours d'un rouge sombre. Ceux qui étaient destinés aux bataillons de la garde occupaient le centre de la salle monumentale, les autres les entouraient. Devant chaque drapeau, debout, se tenaient le colonel du régiment ; à côté de lui, un lieutenant et le porte-drapeau tenant la hampe.

L'empereur est arrivé, accompagné de l'impératrice, du petit prince-héritier, de ses trois autres fils, de plusieurs princes allemands, du chancelier de l'empire, qui était encore le comte de Caprivi, et d'une brillante suite militaire, Guillaume II a reçu des mains du colonel du 1er régiment de la garde un petit marteau, à l'aide duquel il a enfoncé le premier clou fixant l'étoffe à la hampe des cent trente-deux drapeaux successivement. C'est le moment de la cérémonie que représente notre gravure.

L'impératrice a enfoncé le second clou ; puis, suivant l'ordre d'âge, le Kronprinz et ses trois frères, les princes des dynasties confédérées, enfin les généraux présents ont achevé le clouage des drapeaux.

### LA CAMPAGNE DE 1814

La désastreuse bataille de Leipzig (18 et 19 octobre 1813) dite *bataille des Nations*, refoula enfin Napoléon Ier sur le territoire de la France, qui fut partout envahi. Dans une dernière campagne, il tint encore la fortune en suspens. De brillants succès à Brienne et à la Rothière amenèrent l'inutile congrès de Chaumont, suivi des victoires de Champaubert, Montmirail, etc.

Notre gravure montre l'Empereur dans une chaumière, combinant, devant un modeste foyer de cultivateur, son vaste plan de campagne. Napoléon voulait tourner et envelopper les ennemis pris entre lui et la capitale ; mais Paris, après deux jours de combat, ayant ouvert ses portes, les vainqueurs annoncèrent qu'ils rétablissaient les Bourbons (31 mars 1814). Napoléon abdiqua à Fontainebleau le 14 avril, et reçut l'île d'Elbe en souveraineté.

### SAINT ANTOINE ET SAINT PAUL L'ERMITE

C'est à une scène de la vie des Pères du désert que le peintre a emprunté le très curieux sujet de sa composition. Voici, du reste, le passage dont il s'est inspiré :

"Saint Antoine, sur l'ordre de Dieu, se rendit dans le désert après de saint Paul l'Ermitte, alors âgé de cent treize ans ; celui-ci sentant qu'il mourrait avant peu de jours, demanda à saint Antoine d'aller chercher le manteau de saint Athanase, dans lequel il avait le désir que son cadavre fût enveloppé. Quant saint Antoine revint, il trouva saint Paul inanimé et voulut ensevelir le corps de l'ermite, mais il n'avait point de quoi bêcher la terre ; le Seigneur qu'il invoqua envoya deux lions qui grattèrent le sol avec leurs ongles et firent une fosse."

Cette page, l'une des plus saisissantes de la Légende dorée, a été rendue par l'artiste avec un sentiment très juste, et telle est la sincérité de l'exécution, qu'elle nous fait accepter ce miraculeux épisode comme une chose tout à fait naturelle dans l'ordre établi.

### DOUCE RÉVERIE

Avec la petite toile de M. Robert Fleury, nous abordons un art tout différent, et l'austérité du sujet mystique fait place à une vision d'un réalisme tout à fait charmant.

La jolie lectrice qu'il nous montre, un instant distraite de sa lecture, est fraîche comme une fleur qui vient de s'ouvrir, et tout un poème de jeunesse et d'amour se lit dans ses yeux où l'on devine le doux rêve que le peintre y a fait laire si joliment.

Partout où les femmes sont considérées, les hommes sont libres et vertueux.—CARANIS.

De tous les ennuyeux, ceux qui se taisent sont encore ceux qui le sont le moins.—WERTHEIMER.



CAMPAGNE DE FRANCE.—1814 : NAPOLEON I<sup>er</sup> DANS UNE CHAUMIERE COMBINANT SON VASTE PLAN DE CAMPAGNE

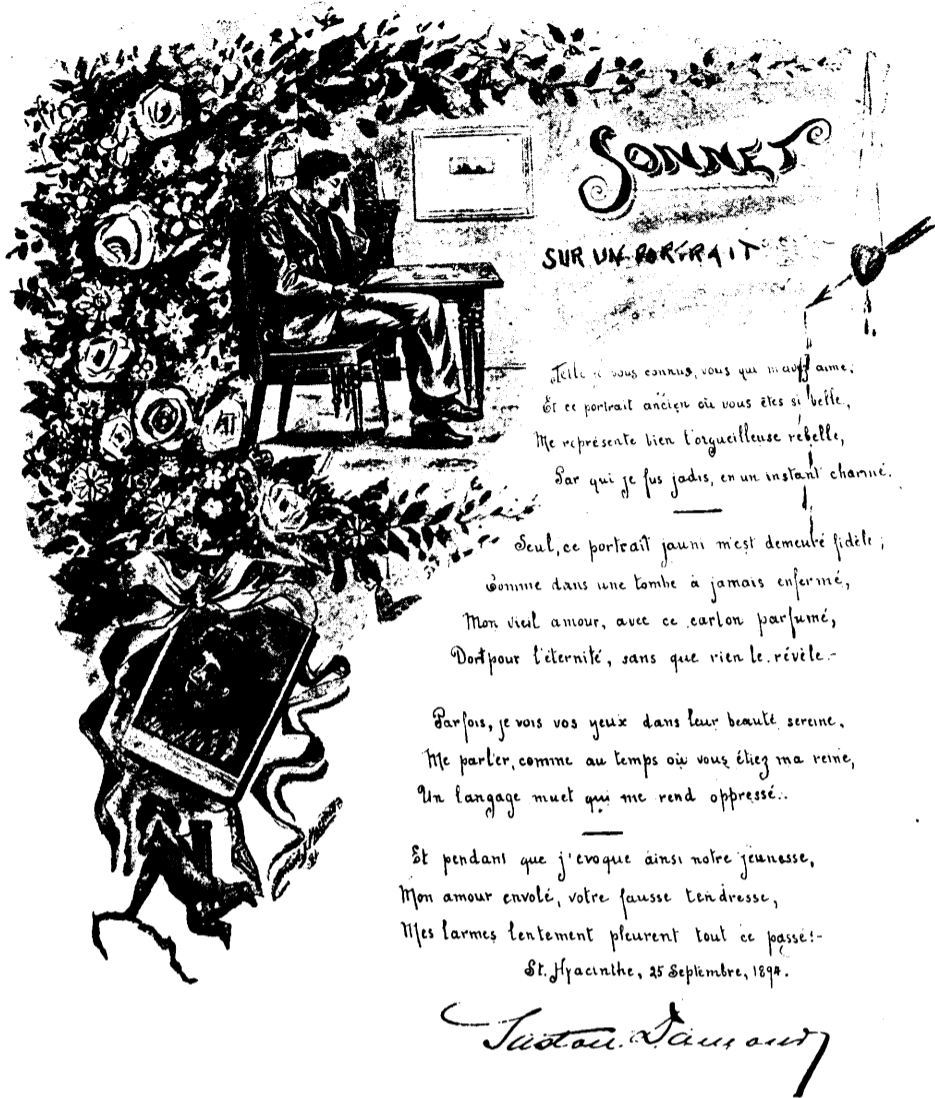


BEAUX-ARTS.—SAINT ANTOINE ET SAINT PAUL L'ERMITE, tableau de M. André Surand



BEAUX-ARTS.—DOUCE RÉVERIE, tableau de M. Robert Fleury





## SONNET

SUR UN PORTRAIT

Telle je vous connus, vous qui m'avez aimé,  
Et ce portrait ancien où vous êtes si belle,  
Me représente bien l'orgueilleuse rebelle,  
Par qui je fus jadis, en un instant charmé.

Seul, ce portrait jauni m'est demeuré fidèle,  
Comme dans une tombe à jamais enfermé,  
Mon vieil amour, avec ce carton parfumé,  
Dort pour l'éternité, sans que rien le révèle.

Parfois, je vois vos yeux dans leur beauté serene,  
Me parler, comme au temps où vous étiez ma reine,  
Un langage muet qui me rend oppressé.

Et pendant que j'évoque ainsi notre jeunesse,  
Mon amour envolé, votre fausse tendresse,  
Mes larmes lentement pleurent tout ce passé.

St. Hyacinthe, 25 Septembre, 1897.

*Justus J. J. J.*

## AU MILIEU DES ACADIENS EN 1864

UN CIMETIÈRE ACADIEN



Sur le versant occidental d'un petit promontoire, que baignent les eaux de l'Atlantique, est assis le village de Saint-Michel de Tasket, avec son antique chapelle et ses maisonnettes également blanchies par l'âge, qui, au premier abord, se dessinent dans la distance comme un groupe d'îlots au milieu des flots.

Ce cap ou promontoire, que la carte désigne comme la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Ecosse, forme l'extrémité d'une langue de terre assez spacieuse, mais de peu d'élévation, dont il semble entièrement détaché, mais à laquelle il se relie néanmoins de trois côtés. Au nord, est une plaine inculte sur laquelle ne croissent que quelques sapins rabougris ; à droite, le village, avec ses maisons blanches disséminées, sans régularité apparente, tout le long du rivage, au milieu des échafauds et des embarcations de pêche qui l'encombrent ; à votre gauche, est une côte inabordable, hérissée de crans et d'énormes roches en falaises sur lesquelles la mer, refoulée par les vents du large, vient sans cesse se heurter avec fracas. Du côté du midi, c'est l'océan à perte de vue, roulant ses eaux, tantôt agitées, tantôt calmes, dans des cavités profondes que la mer a creusées au pied du rocher.

Accoudé au promontoire, presque au-dessous de ces longues liasses de fenne suspendues à son sommet, ce coin de terre déserte que rien n'entoure et que seule la croix de bois qui le domine ombrage au soleil couchant, c'est le cimetière du village, — un cimetière acadien dans toute sa simplicité rustique, et tel qu'il existait encore, lorsqu'en 1864,

j'ai visité pour la première fois cette terre de l'ancienne Acadie à laquelle se rattache une page si touchante de l'histoire. Cette retraite de la mort est ce qu'on pourrait appeler, figurativement parlant, un cimetière en pleine mer. D'épaisses couches de plantes marines que la mer a déposées sur ses bords l'abritent contre la fureur des eaux. On y arrive en faisant le tour du promontoire. Du côté du village, on ne peut y atteindre que par eau, quoique la distance ne soit que de quelques cents verges. C'est qu'il n'y a pas de chemin praticable, au pied des roches, de ce côté-là du cap, et en été, les Acadiens de Saint-Michel de Tasket se servent d'une de ces barges avec lesquelles ils font la pêche pour transporter leurs morts à leur dernière demeure.

Isolés dans la mort comme dans la vie du reste du monde, c'est là où ces paisibles Acadiens vont dormir leur dernier sommeil, au bruit confus des vents et des flots, comme si le murmure constant de ces deux éléments avec lesquels ils ont eu à lutter toute leur vie prêtait un charme pour eux à l'idée de la mort. Après tout, quelle asperité peut avoir le trépas pour ces bonnes gens dont la foi en un monde meilleur n'a jamais chancelé, et dont l'ambition durant la vie a su se borner à si peu de choses ?

Djà vingt années de révolues depuis que je suis passé à Saint-Michel de Tasket, et malgré ce laps de temps et la distance qui m'en sépare aujourd'hui, je garde encore en souvenance ce cimetière acadien, au bord de la mer, dans lequel je suis entré il y a vingt ans passés, au déclin d'un beau jour, alors que le murmure des vagues, se mariant au bruit des vents, éveillait en mon âme une pensée d'autant plus en harmonie avec le lieu où je me trouvais alors, que cette pensée j'étais venu la cueillir au milieu des tombeaux.

Ah ! j'ai vu les marbres et les granits élevés sur la poussière des grands et des puissants de la terre. J'ai lu les inscriptions en lettres d'or qui

proclament aux vivants le néant de leur sot orgueil, et je m'en suis éloigné, l'âme attristée. Mais je me suis également agenouillé sur le tertre de chaume qui recouvre la tombe de l'humble villageois acadien, et je m'en suis relevé le cœur ému.

O simplicité heureuse de la vie obscure, qui ne requiert dans la mort que le souvenir du cœur, et pour toute inscription qu'un retour de la pensée vers celui qui n'est plus !

Ici, point de monuments ; point de ces superbes colonnes qui élèvent leurs têtes altières jusque dans les nues ; point de pierres funéraires. La croix identique, unique symbole du salut ; la Grande Croix de bois, au centre du cimetière, comme partout ailleurs ; de simples planches en bois ; une fleur printannière que des mains amies renouvellent au retour de la belle saison ; de longues files de croix-noires portant pour toute épitaphe : " Pierre un tel, décédé à l'âge de 75 ans. Priez pour lui " " Angélique une telle, âgée de 18 ans. Priez pour elle. " " Joseph fils d'André... Priez pour lui, " et voilà tout. Rien de plus. Aucune inscription dont je sache ne faisait mention que celui-ci fut l'époux d'une telle, ou celle-là l'épouse d'un tel.

Toutes ces spécifications leur paraissent sans doute superflues. Chez eux, le souvenir de ceux qui ne sont plus ne se perd pas et reste vivant dans leur mémoire, tout comme s'ils étaient encore au milieu d'eux. Seulement, lorsque les inscriptions se détériorent, ou que les croix tombent de vétusté, on les remplace par des nouvelles. Comme je faisais observer un jour à celui qui m'accompagnait que nombre de tombes n'avaient ni planches, ni croix pour indiquer qui reposait là. " Cela ne veut rien dire, me dit-il. Personne ici n'ignore l'endroit où reposent les cendres de ses devanciers, et chaque enfant du village peut vous indiquer du doigt la tombe de chacun. "

J'ai dit que dans ce cimetière rustique aucune inscription ne narrait plus que le nom et l'âge de chacun. Je me trompe ; car ma pensée se reporte en ce moment sur une terre fraîchement remuée à l'angle du cimetière. C'était la tombe d'une enfant de quelques cinq ou six ans, et que je n'eusse probablement pas observée plus attentivement qu'aucune autre, si ce n'eût été pour une vitre incrustée dans l'unique planche de bois qui, comme d'ordinaire, faisait tout son monument.

Sous cette vitre, sur une feuille de papier se lisait le nom et l'âge de la petite, avec une élégie des plus touchantes, dans un langage qui n'était ni prose, ni poésie, mais bien la sublimité du sentiment dans toute la poésie du cœur, et qu'aucune plume ne saurait rendre.

Elle n'est plus l'enfant qui faisait notre joie, etc., etc.

J'enlevai la vitre qui recouvrait cette suave expression de l'amour maternel, et livré à mes propres émotions, j'y ajoutai, à l'aide d'un crayon, ces vers de Malherbe :

" Mais elle était du monde où les plus belles choses  
" Ont le pire desin ;  
" Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses ;  
" L'espace d'un matin. "

Lorsque je visitai la côte d'Argyle pour la seconde fois en 1868, quatre ans après ma première visite, je me rendis au cimetière. La tombe de la petite Marie s'y voyait encore, mais l'élégie sous la vitre, de même que ce que j'y avais ajouté, ne se lisait plus, et la mère reposait à côté de sa fillette chérie.

*L. H. Tremblay*

Le jugement est la pierre d'assise de tout l'être moral. Si cette pierre n'est pas n'aplomb, ce que nous édifions par dessus croule tôt ou tard sur nous-mêmes. — LOUIS DÉPRIT.

## UNE CHASSE AUX TIGRES

Il ne s'agit pas ici de ces merveilleux événements tels que les racontent certains chasseurs des dimanches, de la famille de M. de Crac, lorsque, fatigués l'estomac aussi vide que leur carnassière, ils rentrent de leurs exploits, après avoir toutefois acheté en passant chez le marchand de gibier un lièvre qui leur fournisse l'occasion de vanter la ruse de l'animal, la bonté de leur chien et leur propre adresse. Il est question ici d'une chasse contre des animaux plus dangereux que les lièvres et les chevreuils, la chasse aux tigres et aux léopards. Voici comme l'a racontée un officier anglais.

Bandelcand est le désert de l'Inde. La main de l'homme n'a pas encore essayé d'y nettoyer la terre des broussailles épaisses dont elle est partout hérissée. Le sol marécageux de cette contrée est tellement malsain, qu'il ne s'est encore trouvé que bien peu d'individus, quelque pauvres et misérables qu'ils fussent, qui aient eu le courage de s'y établir. J'avais à traverser ce pays pour joindre mon régiment. Mortellement ennuyé de ma captivité à bord du petit bateau sur lequel j'avancais lentement à travers les plaines du Bandelcand, je résolus de mettre pied à terre au premier endroit qui m'offrirait l'aspect agréable d'une habitation humaine. Sachant que tout le pays était infesté par des animaux sauvages et féroces, je ne me laissai pas tenter par une foule de sites admirables, mais solitaires, devant lesquels je passais. Enfin j'arrivai à un petit groupe de huttes indiennes, situées à environ un demi mille du fleuve. J'ordonnai aussitôt à mon pilote d'aborder et d'amarrer le bateau au rivage ; puis jetant mon fusil sur mon épaule, je me dirigeai droit vers les huttes. Mon approche n'eut pas été plus tôt signalée que deux Indiens, entièrement nus, à l'exception de leurs petites *langoutes*, accoururent à ma rencontre, et me prévinrent que je marchais sur un sol perfide et criblé tout à l'entour de trous cachés. Ils m'apprirent que leur unique occupation consistait à creuser ces espèces de fosses, d'environ huit pieds de profondeur, qu'ils recouvraient ensuite de branchages et de broussailles. C'est ainsi qu'ils s'emparaient des bêtes sauvages ; celles-ci, croyant marcher ou courir sur un terrain solide, tombaient tout à coup dans le piège, et se trouvaient livrées sans défense à la merci des Indiens, qui les tuaient, les dépouillaient pour vendre leur peau, allaient réclamer des autorités la prime offerte pour chaque tête de tigre. Ils avaient, depuis un an, capturé une vingtaine de ces derniers. Deux d'entre eux, il est vrai, avaient été tués par les bêtes féroces ; mais leurs compagnons, considérant ces accidents comme l'effet naturel de la prédestination, en paraissaient peu affectés. Il était déjà tard ; je les envoyai chercher les nattes sur lesquelles je dormais habituellement, et je résolus de passer la nuit dans une de ces huttes. Les Indiens m'avaient promis de me faire assister au point du jour à une chasse curieuse ; avec une pareille promesse, on m'aurait fait faire la moitié du tour du globe ; aussi n'avais-je pas hésité à accepter leur offre.

Après avoir pris un peu de riz et nettoyé mon fusil (dont un canon était toujours chargé à balle et l'autre avec du gros plomb), je préparai mes munitions de chasse pour le lendemain, occupation fort intéressante lorsqu'on se trouve isolé comme je l'étais ; je me couchai ensuite, avec la précaution de fermer la porte aussi bien que je le pus, car je n'aimais pas trop la figure et les manières d'un des Indiens, et je commençais déjà à me repentir de m'être mis aussi complètement à leur discrétion. Mes domestiques, que je regrettais de n'avoir pas amenés avec moi, étaient à un demi-mille de distance. Les gens au milieu desquels je me trouvais étaient des hommes d'un caractère farouche, d'une taille et d'une force athlétiques, accoutumés à combattre les bêtes féroces ; avec la facilité qu'ils avaient de transporter leur résidence d'un lieu dans un autre, pouvant, dans les vastes solitudes du Bandelcand, défier toutes recherches, d'une cupidité proverbiale, et comptant la vie pour rien, qui me garantissait que ces hommes ne se jetteraient pas sur moi pour m'assassiner ! J'avais eu l'imprudence de leur laisser voir ma bourse

pleine de roupies, et je leur avais vanté les qualités de mon fusil, objet plus précieux encore pour eux que l'or. Qui pouvait les empêcher de se rendre maîtres de tout cela ? Rien. Je comprenais le danger de ma position, et, refoulant ces pensées dans mon esprit, je tombai dans un sommeil léger et inquiet.

Il devait être environ une heure du matin lorsque je fus réveillé par un bruit sourd : plusieurs personnes s'entretenaient à voix basse près de la petite fenêtre de ma hutte, qui n'avait pour fermeture qu'un mauvais volet, ou plutôt une espèce de chassiss garni d'herbe desséchées. Je me traînai doucement de ce côté, et, à mon grand effroi, je les entendis exprimer ainsi leurs intentions féroces :

— Depuis quand, demanda une voix que je n'avais pas encore entendue, le tenez-vous ?

— Depuis hier au soir à la tombée de la nuit.

— Et avez-vous écouté depuis, pour vous assurer s'il ne bougeait pas ?

— Oai, et nous croyons qu'il dort.

— En ce cas, c'est le moment de tomber sur lui. Mais comme vous dites qu'il est fort, il faut manœuvrer avec prudence. Comment l'attaquerons-nous ?

— Je pense, répondit un des interlocuteurs, que le meilleur moyen sera de lui tirer des flèches empoisonnées.

— C'est bien ; mais s'il sort ?

— S'il sort, nous l'achèverons avec nos couteaux.

— Les avez-vous sur vous ?

— Pas encore.

— Eh bien donc, dépêchez-vous, dit celui qui paraissait être le chef ; courez les chercher, et nous expédierons l'affaire le plus tôt possible. Je serai ici dans cinq minutes.

Et je les entendis se séparer brusquement et partir de différents côtés.

Le cœur palpitant, j'écoutai jusqu'à ce que le bruit de leurs pas se fût éteint dans l'éloignement ; alors, saisissant mon fusil, je résolus de chercher à m'échapper, ou, dans tous les cas, de vendre ma vie aussi cher que possible, en rase campagne, d'où un coup de fusil pourrait être entendu de mes gens à bord du bateau. L'instant d'après, j'avais franchi la porte, et, avec la rapidité de l'éclair, je m'élançai dans la direction que je croyais être celle du lieu où ma barque était amarrée.

La lune brillait avec éclat, et je courais sans songer à d'autre danger que celui d'être poursuivi par cette bande de meurtriers au milieu de laquelle j'avais eu le malheur de tomber. Les hurlements du chacal et du fovo, les rugissements des bêtes de proie et les cris des oiseaux sauvages, troublés dans leurs retraites, ajoutaient à l'horreur de la scène. Tout à coup j'aperçus quelque chose bondir au milieu des broussailles, et j'entendis les branchages craquer sous la pression d'un corps pesant. Un grognement sauvage, accompagné d'une espèce de sifflement particulier, semblable à celui du chat, et une paire d'yeux étincelants au milieu de l'obscurité, m'apprirent que j'étais poursuivi par un tigre. Je me crus perdu. Encore un bond, et j'étais au pouvoir de mon farouche ennemi. Je n'eus pas même le temps de faire une prière. Je me précipitai en avant avec toute l'énergie du désespoir, et au même instant je ressentis une violente commotion, des étincelles de feu jaillirent de mes yeux, tous mes membres firent comme dialogués. J'étais tombé dans une fosse, et, au moment où je tombais, le tigre avait bondi par-dessus moi.

Revenu de l'étonnement produit par cette

chute, et soulagé pour le moment de la frayeur que j'avais éprouvée, je me hasardai à lever les yeux. A la clarté de la lune, j'aperçus le tigre couché à plat ventre au bord de la fosse, guettant avec une anxiété sauvage le malheureux qu'il semblait évidemment considérer comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Ses yeux brillants suivaient tous mes mouvements, et je me blottis le plus bas que je pus, afin d'être hors de la portée de sa griffe meurtrière.

Comme mes yeux commençaient à se familiariser avec l'endroit où j'étais, j'aperçus, à ma grande horreur, un long serpent noir, qui essayait de remonter contre les parois de la fosse. N'y pouvant parvenir, il sembla hésiter s'il ferait une nouvelle tentative pour s'échapper ou s'il attaquerait l'intrus qui tremblait devant lui. Il parut enfin s'arrêter à ce dernier parti : il se dressa tout à coup, et, fixant sur moi ses yeux verdâtres et étincelants, il se prépara à s'élançer. Je sautai sur mes pieds ; mais à peine étais-je debout, que je sentis la chair de mon épaule déchirée par les ongles du tigre, à la portée duquel je m'étais imprudemment exposée en me levant. L'animal, en faisant ce mouvement, avait dérangé les branchages qui étaient au bord de la fosse ; mon fusil tomba à mes pieds. Malgré mon sang qui coulait et la vive douleur que je ressentais, j'eus encore assez de force pour le ressaisir, et, faisant aussitôt feu sur le serpent, je le tuai au moment où il allait se jeter sur moi.

La détonation de mon arme sembla redoubler la férocité du tigre, qui essaya alors de descendre dans la fosse. Je commençai à examiner sérieusement s'il ne valait pas mieux me livrer tout de suite à cet animal furieux que de rester plus longtemps dans cette affreuse position. J'eus le vertige ; le désespoir semblait ébranler ma raison. Je savais que la compagne du serpent ne tarderait pas à venir le rejoindre. Déjà la terre commençait à s'ébouler, lorsque tout à coup un rugissement épouvantable se fit entendre, et le tigre, traversé de plusieurs dards empoisonnés, se rola dans les convulsions de la mort. L'instant d'après paraissent mon hôte de la ville et mes amis, qui s'empressent de me tirer de la fosse. On pousse des cris de joie en me retrouvant à peu près sain et sauf, on me félicite, et les Indiens surtout paraissent heureux de m'avoir sauvé.

Que signifiait donc leur conduite ? Le mystère fut bientôt éclairci. Ils m'expliquèrent, en me reconduisant à mon bateau, qu'ils venaient de tuer un beau léopard, qui était tombé, la veille, dans une de leurs fosses, et que c'était le sujet de leur conversation, dans laquelle j'avais cru voir un complot contre ma vie. Ils revenaient de cette expédition lorsqu'ils avaient entendu mon coup de fusil, et, se précipitant de ce côté, ils avaient eu le bonheur d'arriver à temps pour me sauver.

JULES DE WALCOURT.

Dernier conseil d'une belle-maman, un peu avant l'instant solennel.

— Ah ! j'oubliais. Quand vous en serez arrivés à vous jeter les meubles à la tête...

— Pourquoi me dire cela, maman ?

— Laisse, laisse, un bon conseil n'est jamais de trop. Eh bien ! quand vous serez arrivés à ce moment, choisis toujours de préférence les meubles les plus fragiles et les moins chers !

## DIEU VOUS BÉNISSE !



A....

AAAA....

AT....

ATCHIOUM !

## CHRONIQUE DE LA MODE

## LES MANTEAUX D'HIVER

Les dernières créations des jaquettes, collets, redingotes, sorties de théâtre, et ce qu'il faut signaler c'est que l'importance de ces vêtements a changé de direction. Avec les robes longues, les jaquettes pendantes, cette importance se manifestait dans la longueur; aujourd'hui c'est dans la largeur; les premières allongeaient et grandissaient, les secondes élargissent: manches ballons et collets évasés, jaquettes et jupes gondolées, chapeaux aux ornements écartés, tout cela est fait suivant le même mouvement, de large envergure, de déploiement d'ailes.

Les dames ont l'air d'oiseaux prêts à s'envoler et qui s'essayeraient pour s'assurer que l'espace est libre. On n'avait pas besoin de ces efforts pour savoir que sur le chemin d'une femme élégante le passage est toujours ouvert. Les jaquettes de cette année sont beaucoup moins longues que celles de la saison dernière; de plus, au lieu de tomber droites ou légèrement biaisées derrière, elles sont à godets. Quelques unes, genre tailleur, ont simplement deux plis creux, commençant à la taille, à peine formés d'abord et s'élargissant ensuite en tuyaux jusqu'au bas de la jaquette; d'autres, à partir de la couture des dessous de bras, forment une série de ces mêmes tuyaux qui s'ouvrent et retombent, dansent à qui mieux mieux. Que de mouvements accomplis dans une seule promenade par cette petite famille dont tous les membres se dandinent à l'anisone!

La plupart des jaquettes sont beige. D'autres sont loutre ou prane, mais le beige dans toute sa gamme prime toutes les couleurs. Les manches larges du haut, étroites au poignet, sont d'un seul pièce, les cols et revers sont larges, se ferment par une double rangée de gros boutons, car le plus souvent la jaquette croise sur le côté. On en voit de simples, unies, c'est le petit nombre, les autres sont ornées d'application ou de double piqûre formant col marin, suivant toutes les coutures de la jaquette, du dos, du devant, du col, du tour du bras. Souvent ces applications sont ton sur ton. Ainsi, sur une jaquette beige clair trancheront des dessins en rectangles, en losanges de velours mordoré dont cette double piqûre formera les contours.

Les collets sont pour l'hiver plus longs que ceux de l'été dernier.

Beaucoup sont en drap uni, très larges de tour, pour suivre les plis de la jupe sur laquelle ils tombent sans autre garniture que la fameuse piqûre du "tailleur." Les cols des collets varient seuls. Les uns sont des cols marons unis, les autres sont fendus au milieu du dos et remontent en deux parts jusqu'à l'encolure. D'autres forment des pattes carrées ou rectangulaires sur les épaules, ou bien des dents pointues ou arrondies.

L'élégance de ces collets comme aussi des jaquettes dont nous venons de parler provient de leur coupe, de la beauté du drap employé, de la fraîcheur de la teinte, beaucoup plus que de leurs garnitures: ils en sont presque tous exempts. Ces collets sont en général richement doublés de soie claire.

La grande redingote longue, abandonnée depuis plusieurs saisons reprend sa place, et on verra en drap, en velours, ce gracieux vêtement qui dessine si parfaitement la taille et qui forme, au point de vue de l'élégance et du cachet, le digne pendant de la robe princesse. Sa forme suivra celle de la jaquette, mais comme ses plis tomberont jusqu'en bas, ils paraîtront moins prononcés, c'est à dire moins creux, car trop les arrondir rendrait le vêtement trop pesant sous une jupe déjà large.

Les grands manteaux couvrent tout pour le soir, le théâtre ou les dîners tiennent toujours la pelisse. La fourrure est leur principal ornement. Ils sont coupés en biais dans le dos pour former du bas une ampleur d'environ 4 verges; s'ils sont ourlés, ils peuvent n'atteindre que 3½ verges. C'est le minimum. La plupart sont montés sur un empiècement d'où les plis tombent naturellement.

## BIBLIOGRAPHIE

Le deuxième numéro de la *Quinzaine* renferme une remarquable étude sur *M. Brunetière*, par l'abbé Félix Klein; une très belle poésie du vicomte Henri de Bornier; *Henri Lasserre, Zola et Pouillon*, par Georges Nonsegrive; des chroniques sur *Othello, Vers la Joie, Gismonda*; une correspondance du chevalier Mac-Swiney sur les *Élections belges*.

La *Quinzaine* publiera, dans son numéro du 1er décembre, un grand article du vicomte Melchior de Vogüé, de l'Académie française; un curieux portrait de *M. Waldeck-Rousseau*, par Michel Salomon.

On a bien voulu communiquer à la *Quinzaine*, qui les publiera, vingt-huit lettres inédites de Lamennais, quatre de la duchesse de Berry, six de La Prade, cinq de M. Rouher, et toute une correspondance où figurent Chateaubriand, Mgr Affre, Mme de Lamartine, Mme Swetchine, M. de Falloux.

Un numéro spécimen est envoyé à toutes les personnes qui en font la demande, 62, rue de Miromesnil, Paris.

Nous accusons réception de l'*Almanach Agricole*, pour 1895, publiée pour la 29<sup>e</sup> année, par la maison J.-B. Rilland et fils. Cet almanach soutient dignement la réputation que se sont faites ses devancières. La même maison publie aussi l'*Almanach des Familles*. Ces publications sont bien connues du public et s'écoulent facilement.

Nous venons de recevoir le *Petit et le Grand Almanach Populaire*, publiée par la Maison de la Bonne Presse, à Montréal. Ces jolies publications dans lesquelles les pages joyeuses se marient heureusement aux pages sérieuses et instructives sont appelées à un grand succès. Si vous voulez rire, passer par de douces émotions ou apprendre du nouveau, achetez l'un de ces almanachs, les plus jolis qui soient imprimés au Canada.

## JEUX ET RÉCRÉATIONS

## CARICATURE-ÉNIGME



Il doit y avoir un malfaiteur ici.

Où est-il?

Cherchez.—Réponse dans huit jours.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PUBLIÉS DANS LE N° 551

Sont 1, 2, 3, les pièces blanches; 0, la case

libre; 4, 5 et 6, les trois pièces noires. La disposition des pièces et des cases peut être représentée de la façon suivante:

1 2 3 0 4 5 6

Je prends la pièce 4, je l'amène sur la case libre; je prends la pièce 3 et je la mets à la place de la pièce 4; je pousse la pièce 2 à la place de la pièce 3. Ensuite j'amène 4 à la place de 2, 5 à la place de 4 et 6 à la place de 5. Je prends 3 que je pose à la place de 6, puis 2 à la place de 3 et 1 à la place de 2. Ce n'est pas encore la fin: je prends la pièce 4 que j'amène à la place de 1, 5 à la place de 4 et la pièce 6 à la place de 5. Enfin je prends la pièce 2 que j'amène à la place de la pièce 6, la pièce 1 à la place de la pièce 2, et la pièce 6 vient remplacer la pièce 1.

Le problème est ainsi résolu.

Ce tour peut très bien s'exécuter avec des cartes à jouer en prenant 3 cartes rouges et 3 cartes noires.

*Ont deviné.*—Mlles Rose Gervais, Ergnie Gauthier, Contrecoeur; Chs Dapuy, Montréal; L. S. Landry, Ottawa.

*Phrase corrigée.*—Il a eu beau se lever de meilleure heure que moi, j'ai terminé mon travail plus tôt que lui.

*Ont deviné.*—J. E. Carrier, Québec; C. Sévigné, Valleyfield.

## PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

## LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de NOVEMBRE qui a eu lieu samedi, le 1er courant, a donné le résultat suivant:

1er prix	No.	37.004....	\$50.00
2e prix	No.	19.550....	25.00
3e prix	No.	548....	15.00
4e prix	No.	28.297....	10.00
5e prix	No.	8.939....	5.00
6e prix	No.	29.571....	4.00
7e prix	No.	8.182....	3.00
8e prix	No.	28.942....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

152	7.170	14.949	19.882	25.953	32.050
264	7.729	15.033	20.774	26.638	33.147
725	8.067	15.048	21.267	26.957	33.248
737	8.413	15.843	21.724	27.9.4	33.943
1.087	8.515	16.466	21.740	28.231	34.125
1.153	9.149	16.490	22.819	28.474	35.011
2.032	10.324	16.941	22.854	28.632	35.193
3.070	11.021	17.181	23.133	28.933	36.372
3.712	12.373	17.719	24.354	29.791	36.525
4,222	13.237	17.883	24.483	29.858	37.011
4,814	13.373	18.721	24.739	30.098	37.479
4.990	13.879	19.172	25.273	31.343	37.955
5,931	14.084	19.246	25.732	31.556	38.241
6,327	14.215	19,534	25,919	31,764	39,419
7,152	14,669				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de NOVEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encrê rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

N'oubliez pas, lorsque vous aurez quelque achat à faire, d'aller faire une visite à la librairie G. A. & W. Damont, 1826 rue Sainte-Catherine. Vous y trouverez un excellent choix et vous y serez reçu cordialement.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a 5 719 étoiles visibles à l'œil nu.

—Il y a 13 000 sortes d'estampilles de bureau de poste en usage dans le monde entier.

—L'oiseau de mer appelé *frigate-ward* peut voler pendant une semaine entière, sans boire ni manger et même sans se reposer un seul instant.

—Michael Kavanagh, un irlandais employé depuis nombre d'années au nettoyage des rues à Windsor, Ont., vient d'hériter de \$50 000.

—La récolte des pommes aux États-Unis est estimée à 45 000 000 de barils. Il en sera exporté probablement de 500 000 à 700 000 barils.

—Madame Pauline, native de Hollande, est la femme la plus peue du monde de nos jours. Elle est âgée de dix-huit ans, pèse moins de neuf livres et est haute de vingt pouces seulement. C'est une jolie femme avec une taille proportionnée, intelligente et pouvant parler quatre langues couramment.

*Température du mois de décembre.*  
—Du 5 au 12. (quelque fois pluie ou cale); vent en froid — Du 12 au 19, (marées extraordinaires, ce qui amènera des tempêtes sur mer et en plusieurs endroits du pays.) Du 19 au 26, temête de neige et grand froid. — Du 26 au 3 janvier 1895, vent froid et neige par intervalles.

—Au théâtre Royal, cette semaine, *The two Sisters* est à l'affiche. C'est une pièce dont le succès aux États-Unis est une garantie pour les habitués.

Genre mélodrame, cette composition de l'un des meilleurs dramaturges américains, l'auteur de *The Old Homestead*, sera accueillie avec beaucoup de faveur, comme primeur, à Montréal.

CADEAUX DE NOËL

Du JOUR DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN  
THÉODORE A. GROTHÉ

Bijoutier, No 95½ rue Saint-Laurent

Invite le public à faire une visite à son magasin qui est un des plus vieux de la ville afin de juger de la valeur de ses diamants, de ses montres d'or et d'argent (\$3 50 en montant), de ses bracelets, épinglettes, pendants d'oreilles et du plus grand choix de bagues que l'on puisse désirer à partir de \$1 à \$3. Étant l'agent d'une grande manufacture américaine d'argenterie, il défie toute compétition. Pendules cannes, lunettes d'or, lunette d'opéra, objets de fantaisie en bronze dorés, lampes, etc., etc. Une visite est sollicitée.

REMERCIEMENT

M. J. B. C. Trestler, chirurgien-dentiste, dont le bureau est situé au No 20, rue Saint-Denis, coin de la rue Sainte-Catherine, au-dessus de la pharmacie Baridon remercie ses amis et le public de l'encouragement qu'il a reçu jusqu'à ce jour et espère que l'on voudra bien continuer à le patronner comme par le passé.

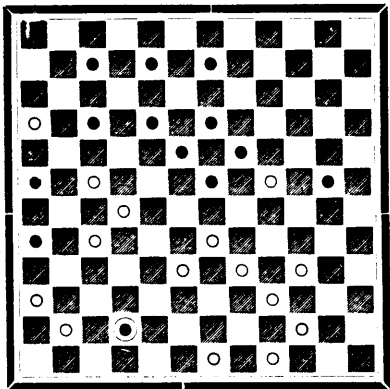
Des MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 158

Composé par M. T. Brunet, fils, Lachine  
Noirs. — 13 pièces



Biancs. — 15 pièces  
Les Blancs jouent et gagnent

A CORRIGER

L'auteur du problème No 158, nous fait remarquer que le pion blanc, placé sur la case 25, doit être transporté à la case 26. La solution de ce problème est renvoyée à la semaine prochaine.



A. Leflar.

Résultat d'un  
Rhumé Négligé.

LES POUMONS ATTAQUÉS,

Que les Médecins n'ont pas réussi à soulager,  
Guéris en prenant

Le Pectoral-Cerise  
d'AYER

"J'avais contracté un fort rhume qui se porta aux poumons et comme on fait en pareil cas, je l'avais négligé pensant qu'il s'en irait comme il était venu; mais je trouvais après quelque temps que le plus petit effort me faisait souffrir. Alors

Je Consultai un Docteur

qui trouva, en examinant mes poumons, que la partie supérieure gauche était fortement affectée. Il me donna de la médecine qui se trouvait dans l'ordonnance, mais elle ne semblait me faire aucun bien. Heureusement il m'arriva de lire dans l'Almanach d'Ayer, les effets qu'avait produit sur d'autres le Pectoral-Cerise d'Ayer et je résolus d'en faire l'essai. Après en avoir pris quelques doses, je me trouvai soulagé et avant d'avoir fini la bouteille, j'étais guéri." — A. LEFLAR, horloger, Orangeville, Ont.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer guérissent l'indigestion.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 3 décembre.

Jeudi (soirée de gala), on donnera LA PAILLONNE, comédie de Victorien Sardou, le célèbre auteur de tous les grandes pièces du répertoire de Sarah Bernhardt.

Vendredi, MIGNON

Samedi, en matinée, BARBE BLEUE, magnifique opéra bouffe d'Offenbach, et pour la soirée du même jour, LA MAS-COTTE.

Pris des places — Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique. Lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sangulnet.

J. EMILE VANIER  
Ancien élève de l'École Polytechnique  
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
187, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment: Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hu rel, gérant.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir:  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUÈISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les CRÉISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.  
J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE**, est souverain  
CONTRE:  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les  
**MALADIES DE POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE: **CHEVRIER**

MUSIQUE AU RABAIS

20,000 morceaux à 10 cents au choix

MUSIQUE INSTRUMENTALE

- Menuet.....G. Jacobi
- La pluie de roses, impromptu...C. Kölling
- Mignonnette, chanson.....G. Bachman
- Belles de nuit, valse.....Franz Hitz
- Amélie, gavotte.....R. Ellenberg
- A toi mon cœur.....Albert Jourgnan
- Je pense à toi, romance....Edm. Abesser
- Caprice Louis XV.....Jules Vesseur
- Jeu d'esprit, polka.....Emile Waltenfel
- Tout ou rien, polka.....Emile Waltenfel
- Rêve après le bal.....Ed Broustedt
- Bébé.....Emile Waltenfel
- Simple aveu, romance sans paroles. Thomé
- Petite valse.....A. Luigini-Boaquet
- Gavotte pour piano.....F.-M. de Mol
- Rococo, gavotte.....Ernest Jonas
- Loin du pays, polka.....Théophile Mahy
- Loin du bal.....Ernest Gillet
- Secret de jeune fille, madrigal. A. d'Hanen
- La Tosca, valse.....Laurence Rogert
- Les dominos bleus, polka.....K. F.
- Invitation à la gavotte.....E. Waltenfel
- Pavane.....L. Grandjean
- Pastorale.....G. Bachman
- Sur le lac.....Otto Hegner
- Pas de matelots.....G. P. Ritter
- 2e valse de concert.....Benj.-min Godard
- Les plus beaux yeux, polka...G. Michiels
- Ivresses du bal, valse.....Emile Favre
- La Zamaeneca, danse nationale du Chili...Th. Ritter
- La Zingara, danse hongroise....G. Bohm
- Un rêve de bonheur, idylle pour piano...H. Alberti
- Perceuse (violon).....Alfred Désève
- Ninutto.....Gaston Lemaire
- La rose sauvage.....Edm. Abesser

MUSIQUE VOCALE

- Auprès de ma Mère.....C. Chamindé
- L'utilité d'un échantillon, chansonnette...Mme Emile Perronnet
- Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade.....L. uien Collin
- La fille du pêcheur.....Ludolf Wadman
- Abandon.....Gred Gumbert
- Quand je t'ai vue, mélodie.....G. Bremer
- La leçon d'amour, (chantée par Mlle Eugénie Tessier).....Aug. Durand
- Sonnet de voiture.....J. Duprado
- La dernière feuille.....Antony Choudens
- Une âme au ciel, mélodie.....E. Durand
- Dis moi de son cœur la pensée, de l'opéra-comique "l'Amour médecin"....F. Poise
- Cœur de femme.....F. du Suppré
- Viens, les gazons sont verts.....Ch. Gounod
- Nuits d'Espagne.....J. Massenet
- Chanson de "Vertiguettes," du "Serment d'amour".....Audam
- Le pays des rêves, val. chantée. E. Lavigne
- Mélancolie du soir.....George Weiler
- Sérénade mélancolique.....E. Lavigne
- Venise Dort, barcarolle....Alfred d'Hack
- Polyeute, invitation à Vasta...Chs Gounod
- Le sais-tu?...J. Massenet
- Pluie d'été.....Lorenzo Prince
- La gitana.....A. d'Hack
- Dors amis.....J. Massenet
- Sous l'ombrage, val. chantée. Ch Godfrey
- Toute la vie, val chantée...J.-B. Wekedlin
- Remember, paroles françaises de Charles Bayer.....H.-P. Danks
- Si j'étais oiseau.....Ferd. Hiller
- Charité (hymne).....J. Faure
- La Toussaint (lég alsacienne)...P. Laocme
- Vieille chans., tirée de Boccace F. von Supp
- Aimons-nous sérénade.....Jules Uzès
- Chanson de Nanon.....Richard Genée
- Pour un oiseau.....M. Carman

S'ADRESSER A LA

Boîte 1070 Bureau de Poste

MONTREAL

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, 640, INDIANAPOLIS, IND. \* \* \* \* \*

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a DETECTIVE for any purpose, write to Chas. Algeo, Supt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 96½ E. Market St., Indianapolis, Ind. \* \* \* \* \*

## LE SECRET D'UNE TOMBE

## TROISIÈME PARTIE

## LE FILS

Ah ! dame, reprit Brévanne, tout n'a pas été satisfaction, surprise agréable pour le marquis de Mimosa à son retour en Espagne ; peut être tenait-il moins à se retrouver dans sa patrie et à rentrer en possession de ses châteaux qu'à revoir sa fille ; son chagrin dut être grand quand on lui dit que l'on ignorait ce qu'elle était devenue.

C'est vous, chère madame, qui réservez l'heureuse surprise à ce pauvre marquis. Voilà les choses singulièrement simplifiées. Plus de procès en réclamation d'héritage ; toutes les difficultés vaincues, tous les ennuis écartés. Vous n'avez plus à jouer qu'un rôle facile et agréable ; un vrai coup de théâtre, madame Prudence ! Et tout en faisant une belle et bonne action, vous acquérez des droits à la reconnaissance éternelle d'un marquis. Et d'ailleurs, quand vous n'auriez que la satisfaction, la joie de rendre la jeune fille à son père !... Peste, vous pouvez dire que vous en avez une chance !

La marchande à la toilette ne répondit que par un sourire. Puis après un silence :

— Savez-vous, monsieur Brévanne, où le marquis de Mimosa a fixé sa résidence ? demanda-t-elle.

— Voilà ce que mon agent n'a pu savoir, répondit le directeur, mais il a acquis la certitude que le marquis avait quitté l'Espagne après être resté quelque temps à Madrid et environ deux mois à son château de Valpenas. Il est parti, paraît-il, sans dire à personne où il est allé.

Les uns pensent qu'il est en France à la recherche de sa fille ; d'autres disent qu'il est convaincu que sa fille est morte et que, pour adoucir son chagrin, il voyage incognito à travers l'Europe.

Dans tous les cas, madame Prudence, un marquis, grand d'Espagne de première classe, ne disparaît pas comme l'hirondelle en automne, ne s'évanouit pas comme un fantôme à la première clarté du jour ; vous parviendrez certainement à savoir où il est ; et, si vous le voulez, je vous aiderai dans cette recherche.

— Je vous remercie, monsieur, mais je crois avoir un moyen de découvrir où se trouve actuellement M. le marquis de Mimosa.

Brévanne s'inclina.

— Chère Madame, dit-il, rappelez-vous néanmoins que mon agence et moi, particulièrement, sommes toujours à votre service.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur. Vous dois je encore quelque chose ?

— La provision de cinq mille francs a été suffisante, chère madame. Cependant, l'agent que j'ai envoyé en Espagne ayant admirablement rempli sa mission, il mérite d'en être récompensé, et vous pouvez, je crois, lui accorder une gratification.

— De combien, monsieur Brévanne ?

— Dame, voyez d'après votre satisfaction.

— Cinq cents francs ?

— Hui ! il me semble que vous pouvez faire mieux.

— Alors, mille francs ?

— Oui, c'est convenable.

Mme Prudence prit dans son sac un billet de mille francs qu'elle mit dans la main du directeur de l'agence.

Il lui aurait demandé encore cinq mille francs qu'elle les lui eût donnés sans sourciller.

Ils échangèrent encore quelques paroles et la marchande à la toilette se retira.

Elle reprit à pied le chemin de la rue Lafayette.

Elle ne marchait pas, comme en venant, d'un pas lourd, fatigué ; elle avait le cœur et le corps légers et il lui semblait qu'elle avait, ainsi que Mercure, de saïles aux talons.

Ah ! elle ne les pleurerait plus, les papiers brûlés, qui ne lui étaient plus utiles. Sans doute, c'eût été bien de les placer sous les yeux du marquis ; mais elle avait mieux que cela à lui rendre : sa fille.

Allons, elle n'avait plus à y penser, à ces papiers ; elle n'en parlerait même pas au marquis. Ils n'existaient plus, mais elle seule savait ce qu'ils contenaient ; elle se réjouissait même, maintenant, qu'ils fussent détruits, puisque c'était à cela qu'elle devait d'avoir pu se débarrasser de Forestier, qui devenait fort gênant et qui, finalement, l'aurait compromise ; car on ne s'associe pas impunément à un repris de justice, à un bandit.

Sans que le misérable pût se douter de rien, elle arriverait au but qu'elle voulait atteindre : le mariage de Paul et de Georgette.

Fallait-il que le mariage eût lieu avant que la jeune fille fût rendue à son père ? Ça c'était à examiner. Cela pouvait dépendre de certains événements, de certaines circonstances. Dans tous les cas, Georgette aimait Paul, et il ne pouvait y avoir empêchement au mariage ; car en admettant que la jeune fille fût rendue au marquis avant la cérémonie nuptiale, ce n'est pas lui qui, heureux d'avoir retrouvé sa fille, lui dirait : " Je ne veux pas que tu épouses ce jeune homme," surtout quand Georgette lui aurait dit : " Je l'aime et il m'a aimée quand je n'étais qu'une fille sans nom, sans famille, une servante d'auberge."

## XIV.— CHASSÉE

Depuis que Paul Lebrun avait solennellement promis, juré à Georgette qu'elle serait sa femme, il n'était plus revenu qu'une fois à Montlhéry.

L'entrevue, ce jour là, avait eu lieu près des ruines du vieux château. Il avait bien fallu se donner des rendez-vous hors du " Faisan doré," puisque la jeune fille, constamment épiée, ne pouvait échanger seulement deux paroles avec son amoureux, dans l'établissement, sans qu'elles fussent entendues.

Ce fut Georgette qui, rassurée maintenant, et forte de se savoir aimée, avait demandé à Paul de ne plus venir à Montlhéry jusqu'au jour, prochain sans doute, où, avec le consentement de son père, il viendrait la chercher pour l'emmener à Paris.

À présent, à la suite des premières gelées, les arbres s'étaient dépouillés de leurs feuilles, les matinées et les soirées étaient froides et les terres humides, trempées d'eau, car il y avait journellement de fortes pluies ; on ne pouvait plus se donner rendez-vous dans la campagne.

Et puis on commençait à potiner dans la ville au sujet des fréquentes visites du jeune artiste à l'auberge du " Faisan doré," et malgré toutes les précautions qu'il eussent prises pour ne pas éveiller l'attention, on les avait vus, tantôt là, se serrant l'un contre l'autre et causant amoureusement. Cela contrariait Georgette.

La jeune fille avait une autre raison, meilleure pour elle, et bien qu'elle dût en souffrir, de demander à Paul de cesser ses visites à Montlhéry. Elle savait, il le lui avait dit, qu'il travaillait à deux grands tableaux qu'il voulait soumettre au jury de la prochaine exposition des Beaux-Arts. Or, l'artiste avait beaucoup négligé son travail, il avait trop sacrifié son art à Georgette, et voilà ce que la jeune fille ne voulait plus, comprenant que c'était à elle de faire un sacrifice pour que Paul pût se donner plus entièrement au travail.

Si le sacrifice était pénible pour Georgette, il l'était pour Paul, qui allait se trouver ainsi éloigné de sa bien-aimée pour deux mois, trois mois peut-être. Mais il avait senti la justesse des paroles de Georgette et s'était résigné.

Cependant, la situation de la jeune fille chez son père adoptif devenait de jour en jour plus intolérable.

C'était une guerre sourde, sans répit, que lui faisait Clarisse, et qui avait commencé presque tout de suite après la mort de Mme Reboul. La servante était devenue plus audacieuse, plus violente, à mesure qu'elle avait pris un empire plus absolu sur l'aubergiste ivrogne dont elle paralysait complètement la volonté.

Tout ce qui arrivait de désagréable à l'auberge retombait sur Georgette ; c'était toujours elle qui était cause de tout : qu'un voyageur s'en allait sans avoir soldé sa dépense ; qu'un emprunteur ne réparaisait plus pour ne pas avoir à rembourser sa dette ; que l'hôtel se dépeuplait ; que le café était presque constamment désert ; qu'on ne se pressait plus à la table d'hôte comme autrefois.

Quand, après beaucoup d'autres, Clarisse s'aperçut que c'était pour Georgette que Paul Lebrun venait à Montlhéry, sa haine devint de la rage.

— Quoi ! cette pimbêche si frêle, à la taille si fine qu'on l'aurait cassée sur le genou, qu'elle pouvait renverser d'une chiquenaude, avait su se faire remarquer par le beau Parisien, tandis qu'elle, devait se contenter des jovialités égrillardes des garçons maraîchers et des camionneurs !

Encouragée par le silence de Reboul abruti, ses persécutions redoublèrent de violence. Elle trouvait encore un aliment à son animosité dans son impuissance à triompher de la patience de la jeune fille.

Un soir, après avoir, comme d'habitude, servi le dîner à six personnes, quatre pensionnaires et deux voyageurs, au lieu de quinze, vingt et plus qui s'asseyaient à cette même table du vivant de Jacqueline, Georgette se disposait à monter dans sa chambre, lorsque imaginant une nouvelle méchanceté pour le seul plaisir d'humilier la pauvre enfant. Clarisse eut la prétention de lui faire laver la vaisselle.

Naturellement, Georgette s'y refusa. Et comprenant que c'était une querelle que la servante lui cherchait, elle lui lança un regard de profond mépris.

Les personnes qui venaient de dîner étaient parties ; il ne restait qu'elle dans la salle à manger et Reboul, assis devant une bouteille à moitié vide et un verre presque plein d'eau-de-vie.

Ah çà ! dit Clarisse d'un ton acerbe et les poings sur ses hanches saillantes, est-ce que vous vous figurez que M. Reboul vous nourrit pour ne rien faire ? Mademoiselle croit-elle que je dois faire toute seule l'ouvrage de la maison ?

— J'ai ma besogne journalière, répondit sèchement Georgette, je n'ai pas à faire celle d'une servante.

— Servante, servante ! Mais qu'êtes-vous donc de plus que moi ici ?

La jeune fille haussa dédaigneusement les épaules, et s'adressant à Reboul :

— Mon père, dit-elle, il me semble que vous n'avez pas à me reprocher de ne point travailler, et vous pourriez ordonner à votre servante de se taire.

Reboul, qui se sentait sous le regard de sa dominatrice, répondit durement :

— Clarisse a raison.

— Oh ! mon père, dit Georgette doucement et avec tristesse, vous devez bien dire pour moi ; depuis quelque temps votre servante a toujours raison et moi toujours tort.

Clarisse releva ces paroles comme une insolence :

— En vérité, monsieur Reboul ! s'exclama-t-elle, vous ne faites guère respecter votre autorité ; vous voyez bien, pourtant, que mademoiselle se moque de nous.

L'aubergiste posa sur la table le verre qu'il venait de porter à ses lèvres, et sa physionomie prit une expression courroucée.

— J'entends être obéi, dit-il, et qu'on sache qu'il n'y a qu'un maître ici, et que ce n'est autre que moi ; Clarisse a toute ma confiance ; quand elle parle, c'est en mon nom, et on doit lui obéir comme à moi-même.

Georgette sourit auèrement.

— Monsieur Reboul, reprit méchamment la servante, demandez donc à mademoiselle, qui fait la sainte Nitouche, ce qu'elle regarde par la fenêtre, à certaines heures de la journée.

Ah ! ah ! continua-t-elle en ricanant, on sait pourquoi vous vous mettez à la fenêtre, c'est pour attendre, comme pour Anne, si vous ne voyez rien venir sur la route du chemin de fer. Ah ! ah ! vous pouvez le redire souvent le refrain de la chanson :

Il ne vient pas, l'amant que j'attends !...

— Oh ! il doit en coûter à votre tendre cœur, la belle, mais il faut en prendre votre parti : Adieu paniers, les vendanges sont faites !

Vous avez été assez naïve pour croire que cela durerait toujours ; allons donc ! vous avez tout simplement servi de passe-temps à ce monsieur pendant ses heures de détournement... Un caprice ça n'a qu'un temps. Quand on a sucé l'orange, on jette l'écorce.

Georgette restait calme et fière, sans rien perdre de sa sérénité.

L'aubergiste écoutait d'un air ahuri, sans comprendre.

— Ah ça ! qu'est-ce que tu dis donc, Clarisse ? demanda-t-il.

— Ah ! c'est vrai, répondit la servante, en jetant sur la jeune fille un regard venimeux, vous ne savez rien encore. Apprenez donc que mademoiselle... Mais regardez donc si on ne lui donnerait pas le bon Dieu sans confession. Eh bien, voilà : mademoiselle avait pour amant cette espèce de rapin qui venait si souvent ici. Mais, à présent, c'est le secret de Polichinelle ; tout le monde sait ça à Montlhéry.

— Et l'on ne m'a pas dit ça ! hurla l'ivrogne de sa voix enrouée.

— On ne voulait pas vous faire de la peine.

— C'est donc vrai, ça, dis, Georgette ?

— Mon père, il est des injures auxquelles je ne réponds que par le mépris. M. Paul Lebrun est honnête et loyal ; non seulement il n'a pas été mon amant, mais il ne m'a jamais dit une parole inconvenante, votre servante nous calomnie tous les deux, ne sachant quelle bave jeter sur sur moi.

Ces paroles rendirent la servante fariense.

— Voyez-vous ça, mademoiselle se rebiffe et prend ses grands airs ! Oh ! là, là !... Faudrait pourtant pas être si fière, la belle mijaurée, vous que vos parents ont abandonnée sur le fiamme d'une écurie.

Au fait, qu'est-ce que c'était que vos parents, des pas grand chose, bien sûr ; bien le cas de dire : telle n'è, te le fille.

Georgette ne se donnant pas la peine de répondre à cette fille immonde, elle continua :

— Il n'y aurait pas encore trop à dire si l'artiste revenait ; il faisait des dépenses dans la maison et payait bien ; c'était un excellent client ; mais ni ni, c'est fini, bien fini... Comme d'autres qui ne reviennent plus, parce que mademoiselle la princesse... on ne le reverra plus ; faut pas croire que c'est amusant pour un homme de se trouver nez à nez avec une... je ne sais quoi, dont il a assez et qui ne veut pas le lâcher.

— Mon père, mon père dit Georgette d'une voix oppressée, ayant un sanglot dans la gorge, pouvez-vous entendre froidement, sans colère, toutes ces injures qui me sont adressées ! Mais vous n'avez donc plus aucune volonté, vous êtes donc absolument l'esclave de cette horrible fille !

— Vous avez entendu, monsieur Reboul, s'écria Clarisse, elle m'insulte, elle vous insulte aussi ; vous devez exiger qu'elle nous demande pardon !

— Hein, quoi ? fit l'aubergiste, dont l'ivresse commençait à envahir le cerveau.

A vrai dire, cette dispute le fatiguait.

Il avala une nouvelle gorgée d'eau de vie et regardant stupidement la servante :

— Qu'est-ce que tu dis, toi ?

— Je dis qu'il faut qu'elle demande pardon.

— Clarisse a raison, Georgette, tu dois demander pardon.

— Pardon de quoi ? fit la jeune fille, d'avoir été traînée dans la boue par cette misérable servante, plus maîtresse que vous dans votre maison, sans que vous ayez eu le courage de lui imposer silence ?

— Coquine ! rugit l'aubergiste, menaçant du poing.

Il voulait se lever ; mais déjà alourdi par l'ivresse, à peine debout il chancela et, en retombant sur son siège, il communiqua une forte secousse à table ; la bouteille d'eau de vie et le verre allèrent se briser sur le carreau.

Alors il eut un épouvantable accès de fureur.

— Demande pardon à genoux ! hurla-t-il.

Et comme la jeune fille demeurait immobile, regardant avec une dou-

loureuse pitié cet être dégradé, avili, la servante lui appesantit ses grosses mains sur les épaules, essayant de la faire tomber sur ses genoux.

Mais Georgette repoussa l'odieuse fille avec une vigueur que celle-ci ne lui soupçonnait pas.

Clarisse se redressa furibonde. Ses cheveux s'échappaient en désordre de sa coiffe ; elle avait la bouche écumante, les yeux lui sortaient des orbites.

— Ah ! c'est ainsi, grogna-t-elle, tiens !

Et elle abattit sa large main rouge sur la figure de la jeune fille.

Celle-ci eut un instant la tentation de répondre à cette brutale attaque ; mais elle se contint, jugeant indigne d'elle de se commettre avec cette hideuse maritorne.

L'aubergiste était parvenu à se dresser debout et à se tenir sur ses jambes.

— Va-t-en ! cria-t-il, menaçant Georgette des poings crispés, va-t-en ; j'ai assez de toi ici !

— Vous me chassez, mon père ?

— Oui, je te chasse, je te chasse !

— C'est bien, vous me rendez moins pénible la résolution que j'avais prise ce soir même de quitter votre maison.

— Enfin, ça y est ! murmura la servante reptile.

Elle reprit à haute voix :

— Ah ! il y a longtemps que tu aurais dû la prendre la résolution de t'en aller d'ici. Bon voyage, on ne te regrettera pas. Si M. Reboul peut avoir un regret, c'est de ne pas t'avoir laissée porter autrefois dans l'asile de tous ceux qu'on ramasse au coin d'une borne.

Georgette n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Regardant l'ancien vannier avec une expression de douleur profonde :

— M. Reboul, dit-elle, je vais vous quitter avec la conscience d'avoir rempli envers vous tous mes devoirs. Je veux oublier que vous avez été dur pour moi, que vous m'avez sacrifiée à une créature qui est entrée ici pour votre malheur, afin de ne me souvenir que des titres que vous avez à ma reconnaissance.

L'enfant abandonnée, recueillie par vous, — ah ! vous étiez bon alors ! — ne perdra jamais la mémoire des jours heureux qu'elle a passés à La Palud auprès de vous et de maman Jacqueline.

Hélas ! en partant, j'emporte de tristes pressentiments sur l'avenir ; Dieu veuille qu'ils ne se réalisent jamais et que vous n'ayez pas à regretter auèrement d'avoir mal placé votre confiance.

— Amen ! dit la servante en ricanant.

Elle avait atteint son but, elle triomphait.

Reboul n'avait pas pu entendre le simple et touchant adieu de Georgette. La face congestionnée, la lèvre inférieure pendante, il regardait d'un air stupide la place, où, quelques instants auparavant il avait devant lui son verre et la bouteille de ce funeste liquide qui l'abrutissait.

Georgette prit un boyaux dont elle alluma la bougie, puis, d'un pas très calme, elle gagna sa chambre et fit ses préparatifs de départ. Ce ne fut pas long : une robe, un mantelet et un peu de linge, enveloppés dans une serviette, c'était tout ce qu'elle voulait emporter de cette maison.

Elle prit dans un tiroir quelques pièces de monnaie blanche, qu'elle mit dans sa poche. Elle n'avait que cela d'argent, car jamais, depuis la mort de sa femme, Reboul n'avait songé à lui en donner.

Avant de sortir de sa chambre, de quitter cette maison où elle ne devait plus revenir, elle éprouva une violente émotion. Sa tête s'inclina sur sa poitrine et des larmes jaillirent de ses yeux.

Elle pensait à la bonne Jacqueline, qui l'avait élevée, qui l'avait tant aimée.

Elle lui demandait pardon de quitter son père adoptif, mais elle ne pouvait plus rester et, d'ailleurs, il l'avait chassée. Elle lui avait été dévouée au tant qu'elle pouvait l'être. Malgré les mauvaises paroles, les duretés, les brutalités, elle avait puisé la force dans la promesse faite au lit de mort de Jacqueline, et tenu bon jusqu'au bout.

Si les âmes des morts qui sont au ciel peuvent voir ce qui se passe sur la terre, l'âme de Jacqueline savait ce que la pauvre Georgette avait eu à souffrir depuis que la chère défunte n'était plus là pour la consoler, sécher ses larmes.

Pensant toujours à sa mère adoptive, la jeune fille s'agenouilla pieusement, joignit les mains et, les yeux levés vers le ciel, fit une courte prière.

A'ors, il lui sembla entendre une voix douce, venant d'en haut, qui lui disait :

— Va, pauvre enfant, je ne suis pas inquiète sur ta destinée, elle sera heureuse !

Elle se releva reconfortée, essuya ses yeux et son visage, prit son petit paquet, éteignit la lumière, sortit de la chambre qui n'était plus la sienne, descendit sans bruit l'escalier et, par une porte ouvrant sur la cour de l'auberge, gagna la rue.

La nuit était noire et la ville mal éclairée par le gaz. Mais cela importait peu à Georgette. Elle n'avait pas peur des ténèbres.

Le café, à présent, était éclairé : trois ou quatre personnes y étaient entrées pour faire une partie de billard ; la jeune fille, avant de s'éloigner, entendit le choc des billes dans un carambolage.

Elle monta la rue d'un pas lent, hésitant, rasant les murs des maisons, cherchant l'ombre, se faisant petite ; elle ne tenait pas à être reconnue des passants.

Où allait-elle ?

Elle n'avait pas oublié que M. et Mme Delmas lui avaient dit plusieurs fois :

— Si un jour vous étiez forcée de quitter l'auberge, venez chez nous, vous y recevrez un accueil amical.

La première pensée de Georgette avait été d'aller demander asile à ces braves gens. Devant la porte de leur petite maison, elle s'arrêta. Elle allait leur causer bien du dérangement ; il était déjà tard, la pauvre paralytique devait être couchée et la femme de ménage n'était plus là.

Georgette se disait aussi que si les époux Delmas lui donnaient l'hospitalité, ce ne serait pas pour une nuit ; ils voudraient la retenir, la garder toujours, quand elle voulait absolument s'éloigner de Montlhéry, de cette petite ville bavarde qui, maintenant, lui déplaisait et où elle serait constamment exposée à se retrouver en face de la misérable servante d'auberge, bien capable de l'injurier en pleine rue.

Elle ne sonna pas à la porte. Cependant, si elle eût entendu les voix des enfants, ses petits amis, peut-être serait-elle entrée. Mais un profond silence régnait dans la maison ; sans doute, Germaine et Henri, déjà couchés, dormaient.

Elle revint sur ses pas, marchant plus vite, et, bientôt s'enfonça dans la ruelle étroite et sombre qui, par une pente très accusée, conduisait hors de la ville.

Arrivée au bout de la ruelle, Georgette s'arrêta encore. Un soir, Paul l'avait accompagnée jusque là !

Elle poussa un long soupir, essaya deux grosses larmes qui roulaient dans ses yeux, jeta un dernier regard sur les hauteurs de Montlhéry, puis s'élança dans la campagne noire, voyant à peine sous ses pieds la route blanche.

## XX.—LES ÉLOGES DE GEORGETTE

Le sculpteur sur bois s'était levé de très bonne heure ; le jour commençait à peine quand il prit une voiture pour se faire conduire à la gare d'Orléans.

La veille, en dinant, il avait dit à son fils :

— Demain, j'irai à Montlhéry.

— Merci, mon père, avait simplement répondu le jeune homme.

— Puis, comme le sculpteur n'était pas sûr d'être de retour pour midi, il avait été convenu que Paul préviendrait sa concierge et se ferait servir par elle à déjeuner dans son atelier.

Mme Delmas était à demi étendue sur la chaise longue à laquelle l'enchaînait sa douloureuse infirmité.

Dans la pièce à côté, les enfants étudiaient leur leçon.

La paralytique tenait un sarrau d'enfant déchiré en plusieurs endroits, mais il pendait à sa main gauche inerte, et l'aiguille restait inactive entre ses doigts.

C'est qu'à ce moment une préoccupation pénible absorbait sa pensée.

Un coup de sonnette la fit tressailler.

— Serait-ce déjà mon mari ? se dit-elle : alors il a appris quelque chose en chemin.

La femme de ménage entra dans la chambre.

— Madame, dit-elle, c'est un monsieur qui demande M. Delmas.

— Vous lui avez dit que M. Delmas était sorti ?

— Oai, madame ; alors il fait demander à madame si elle veut bien le recevoir. Voici sa carte.

Mme Delmas jeta les yeux sur la carte et ne put retenir un cri de surprise, en lisant :

### AUGUSTE LEBRUN

*Sculpteur sur bois*

— Faites entrer ce monsieur, dit-elle.

Le visiteur fut introduit et, en la saluant, il jeta un regard profondément observateur sur la malade qui, de son côté, en faisait autant.

De part et d'autre, l'impression fut également favorable.

Mme Delmas était frappée du cachet de franchise et de loyauté que présentait la physionomie du sculpteur sur bois, et lui de la bonté que reflétait cette figure dont les souffrances n'avaient pas altéré la douce sérénité.

De la main, Mme Delmas indiqua un siège au visiteur.

— Veuillez m'excuser, monsieur, dit-elle, si je ne me dérange pas ; vous le voyez, je suis condamnée à l'immobilité.

Elle avait accompagné ces paroles d'un sourire résigné.

— Mais, madame, répondit Lebrun, c'est à moi de m'excuser de venir troubler votre tranquillité. J'ai pensé que M. Delmas étant absent, vous voudriez bien le remplacer. Mon nom ne vous est pas inconnu.

— Je sais, en effet, que M. Lebrun est un sculpteur sur bois de grand mérite et que son fils, artiste peintre, est un jeune homme de beaucoup d'avenir.

Le sculpteur s'inclina.

— Mais, madame, répliqua-t-il, ce n'est pas à ce seul titre que vous connaissez mon fils.

— Non, monsieur, je sais aussi quel lien d'attachement existe entre lui et Mlle Georgette.

— Alors, madame, vous ne devez pas être beaucoup surprise de la démarche d'un père qui ne peut voir sans appréhension son fils s'engager dans une voie qui décidera de son avenir.

— Je la comprends d'autant mieux, monsieur, que mon mari et moi avons agi de même pour Mlle Georgette ; nous sommes allés aux informations, et je ne vous dissimulerai pas qu'effrayés de la disproportion de rang et de fortune qui sépare ces deux jeunes gens, nous avons essayé d'éloigner

la pensée de Georgette de votre fils ; alors nous ne savions pas que, déjà, l'amour avait jeté dans le cœur de la pauvre jeune fille de profondes racines.

— Vous avez accompli un devoir, madame.

— Mais nous avons fait souffrir la pauvre enfant, son cœur était brisé. Georgette a l'âme fière, monsieur ; la seule idée qu'on put la soupçonner d'avoir des pensées contraires à la dignité de son caractère la révolterait.

Elle ne se serait jamais consolée de son rêve évanoui ; sans se plaindre, elle aurait courbé la tête. Mais M. Paul lui a rendu la confiance ; elle a eu en lui une foi absolue : il lui a dit d'espérer, elle espère ; tout ce qu'il lui a promis, elle l'attend, et je ne crains pas d'affirmer devant vous, monsieur, qu'elle en est digne.

— Madame, dit Lebrun, j'ai reçu les confidences de mon fils, comme vous avez reçu celles de votre protégée, et j'ai pu me convaincre de la sincérité de ses sentiments ; j'ai vu que son amour était inébranlable.

Le visage de Mme Delmas qui, jusqu'alors, avait gardé l'empreinte de l'inquiétude, dans l'ignorance où elle était des intentions de Lebrun, s'éclaira subitement.

— Je vois, madame, reprit le sculpteur en souriant, que mon fils ne pouvait trouver pour sa cause, un avocat plus sympathique que vous.

— J'ai un fils, monsieur, et mon désir le plus ardent est qu'il puisse trouver un jour, pour en faire sa femme, une jeune fille aussi accomplie que Georgette.

— Voilà des paroles qui disent beaucoup, madame.

— Mais peut-être pas assez pour vous, monsieur, qui avez le droit de bien connaître celle sur laquelle votre fils a fixé son choix.

La paralytique se souleva avec effort pour donner à son corps une position plus commode.

— Il y a déjà longtemps, reprit-elle, que nous nous sommes fait une douce habitude de voir Mlle Georgette.

C'était jour de fête à Montlhéry ; on y était venu des localités voisines et de plus loin. Les rues ne suffisaient pas à la circulation : c'était un bruit assourdissant de toutes sortes d'instruments appelant la foule aux baraques des saltimbanques, aux manèges de chevaux de bois.

Mes deux enfants étaient à la maison, bien tristes de ne pouvoir se mêler à la fête dont le tapage arrivait à leurs oreilles. Mon mari était retenu par ses occupations—il y avait concours de gymnastique et de sociétés musicales—et moi, hélas ! moi, je ne pouvais pas bouger.

Une voisine s'offrit pour les conduire, je les lui confiai ; c'était une imprudente, car cette femme ne veilla pas sur eux comme elle aurait dû le faire.

Dans une de ces poussées qui se produisent au milieu de la foule marchant en sens inverse, elle fut séparée de mes enfants. Perdus, pressés dans cette masse mouvante où se mêlaient des paysans avinés, des bestiaux revenant du champ de foire, heurtés, bousculés, menacés à chaque instant d'être écrasés, ils se tenaient par la main et poussaient des cris désespérés. Une jeune fille les aperçut, fendit la foule, les dégaugea, les consola et me les ramena. C'était Mlle Georgette.

Le soir, mon mari dit qu'il la connaissait, la voyant au "Faisan doré," où il allait de temps à autre lire les journaux. Il avait été non seulement frappé de sa beauté, mais surtout de sa douceur et du tact avec lequel elle savait se faire respecter de tous.

Ce fut le point de départ de nos relations. Elle avait besoin d'affection, elle sentait qu'elle était aimée ici, nous la revîmes souvent.

Quand elle fut retenue auprès du lit de sa mère adoptive, qu'elle soigna avec un admirable dévouement, son absence laissa un vide parmi nous. Elle revint : nous nous efforcâmes d'adoucir sa douleur, car la mort de sa maman Jacqueline avait été un coup terrible pour elle. Plus tard, nous eûmes à la consoler des brutalités de l'aubergiste et des grossières insolences d'une servante qui l'avait prise en haine.

— C'était lui rendre un grand service, madame, et vous avez bien droit à toute sa confiance.

— Ah ! monsieur, comme elle nous payait de notre amitié pour elle ! Si vous saviez quel charme elle apportait dans notre maison. Sans être instruite, elle a cependant l'esprit cultivé et une élévation de sentiments qu'on rencontre rarement chez une jeune fille.

Nous avons eu quelque peine à vaincre sa timidité, mais dès qu'elle fut à l'aise avec nous, elle nous séduisit par la vivacité de ses réparties, la finesse de ses observations, la solidité de son jugement.

— C'est là, monsieur, à cette place où vous êtes, qu'elle s'asseyait, et, quand elle s'en allait, je m'étonnais de la rapidité avec laquelle le temps s'était écoulé.

Le sculpteur sur bois se sentait ému ; l'admiration qu'exprimait Mme Delmas se communiquait à lui.

— Madame, dit-il, vous me faites comprendre la violence de l'amour qu'elle a inspiré à mon fils.

— Mes enfants, monsieur, se sont pris pour elle d'une affection dont d'autres mères auraient peut-être été jalouses.

Mlle Georgette aurait fait une admirable institutrice : elle a la patience, la douceur, la persévérance que réclament ces délicates fonctions, elle a dans la voix un charme irrésistible ; c'est par le cœur qu'elle s'adresse à l'intelligence et qu'elle obtient des résultats qui surprennent.

Aussi quelle heureuse influence elle a exercée sur mes enfants ! Ils avaient des défauts dont je ne parvenais pas à les corriger ; où la mère avait échoué, Georgette a réussi. Henri était porté à la paresse, il est devenu studieux et travailleur ; Germaine avait un caractère boudeur, se montrait souvent entêtée ; aujourd'hui son humeur est toujours égale, et je n'ai qu'à me louer de sa docilité.

Quand ils voyaient venir leur bonne amie, leurs fronts rayonnaient de joie : ils l'aiment tant !

Mme Delmas se tut, semblant se recueillir pour continuer.

En ce moment, la porte de la chambre voisine s'ouvrit et deux charmantes têtes blondes se montrèrent.

— Entrez, mes enfants, dit Mme Delmas.

Henri et Germaine s'avancèrent d'une marche lente, indécise ; il y avait de la tristesse dans leurs regards.

— Deux adorables enfants, madame ! fit Lebrun.

Mes petits amis, continua-t-il, voulez-vous m'embrasser !

Henri vint mettre un baiser sur la joue du monsieur et Germaine lui présenta son front.

Lebrun, espérant les dérider, leur dit :

— Il paraît que vous l'aimez beaucoup, beaucoup, votre bonne amie Georgette.

Le résultat ne fut point celui qui était attendu.

Henri se mit à fondre en larmes et Germaine éclata en sanglots.

— Mon Dieu, que leur ai-je fait ? Est-ce que je les ai effrayés ? s'écria le sculpteur, qui ne comprenait rien à cette explosion de douleur.

— Non, M. Lebrun, répondit Mme Delmas ; vous venez involontairement de raviver leur gros chagrin. Mlle Georgette est partie, on n'a pu le leur cacher. J'allais vous apprendre que Georgette avait quitté Montlhéry, lorsque les enfants sont entrés ; vous voyez, ils ne peuvent se consoler.

— Partie, partie ! répéta Lebrun ; et moi qui allais vous prier de l'envoyer chercher.

— Oai, monsieur, elle s'en est allée.

— Quand cela ?

— Hier soir.

— Sans vous avertir ?

— Sans nous avertir ; mais je ne l'accuse pas, la chère enfant ; il était près de neuf heures, paraît-il, et, bien sûr, elle n'a pas osé venir nous déranger.

— On sait où elle est allée ?

— Hélas ! non. C'est afin d'apprendre quelque chose que mon mari est sorti.

Il se fit un silence de quelques instants pendant lequel on n'entendit que les sanglots des deux enfants. La mère les avait attirés vers elle et les pressait contre sa poitrine. Elle même se sentait si triste qu'elle ne trouvait pas de paroles pour les consoler.

Le sculpteur sur bois était atterré.

Soudain, on entendit le bruit de la porte sur la rue se refermant.

— C'est mon mari qui revient, dit la paralytique.

Puis, mettant un long baiser sur le front de son fils et sur celui de sa fille :

— Ne vous désolerez pas, mes enfants, leur dit-elle, on la retrouvera ; ce monsieur nous y aidera ; vous ne le connaissez pas ce monsieur, c'est le papa de M. Paul, qui est aussi votre ami. Maintenant et en attendant, mes chéris, retournez dans votre chambre.

Ils obéirent, mais comme ils avaient le cœur gros !

M. Delmas entra, très sombre. Trouvant chez lui un étranger, il fut surpris ; mais il salua Lebrun, qui s'était levé.

— Mon ami, lui dit sa femme, je te présente M. Lebrun, le père de M. Paul, qui est venu pour nous parler de Georgette.

— Est-ce que vous l'avez vue, monsieur ? demanda vivement le secrétaire de la mairie.

— Hélas ! non, monsieur, j'apprends à l'instant qu'elle a quitté Montlhéry hier soir, très tard.

— Oai, elle est partie, probablement à la suite d'une scène horrible. Oh ! cette servante, cette misérable ! C'est elle qui a en partie raconté à sa manière, bien entendu, ce qui s'est passé. . . . Enfin l'aubergiste aurait chassé Georgette.

— Et elle n'est pas venue se réfugier chez nous ? dit Mme Delmas.

— Assurément, c'est ce qu'elle aurait dû faire.

— Mais ne sait-on pas, à présent, de quel côté elle s'est dirigée ? demanda le sculpteur.

— Je suis allé à la gare, où j'ai acquis la certitude qu'elle avait pris le train pour Paris.

— A quelle heure ?

— A neuf heures et demie.

— Alors, si elle s'est rendue à Paris, elle y est arrivée vers onze heures.

— Oui, moins quelques minutes. Tout à l'heure, quand ma femme m'a dit que vous étiez monsieur Lebrun, la pensée m'est venue que Georgette était allée vous demander asile et que vous étiez venu à Montlhéry afin de nous rassurer sur le sort de la pauvre enfant.

— Et ce qu'elle avait mon adresse ?

— Oui, elle sait que vous demeurez rue Saint-Maur.

Lebrun resta un moment silencieux et reprit :

— Elle ne pouvait pas se présenter chez moi, ne sachant pas comment elle y serait reçue.

— C'est vrai, monsieur. Et puis, elle ne se le serait pas permis.

— Avait-elle aussi l'adresse de l'atelier de mon fils ?

— Oai, monsieur.

— Oh ! dans ce cas, rassurons-nous : en arrivant à Paris elle s'est rendue au boulevard de Clichy. Seulement, elle n'y a pas trouvé mon fils ; mais la concierge de la maison, une brave et excellente femme, l'a bien accueillie.

— Ah ! monsieur dit la paralytique, nous éprouvons un grand soulagement.

Il y eut un silence.

— Les choses devaient en venir là, reprit M. Delmas ; il y a longtemps que je prévoyais que Georgette serait forcée de quitter cette maison devenue pour elle un véritable enfer.

Le souvenir de sa mère adoptive l'attachait à cet indigne Célestin Reboul ; mais, si courageuse qu'elle fût, elle ne pouvait plus supporter tant d'avaries ; elle était à bout de force et de patience. Oh ! ce misérable aubergiste, il mourra un jour dans un accès de delirium tremens !

— C'est donc un bien méchant homme ?

— C'est surtout un ivrogne, un alcoolisé. Il n'était pas comme cela autrefois. C'est une servante ; une fille de rien qui l'a perdu. Il est devenu le lâche et vil esclave de cette misérable envieuse et jalouse, qui avait juré de faire chasser Georgette. Elle y a réussi, c'est fait.

— Tout cela est infâme ! s'écria Lebrun, dont la généreuse nature s'était toujours révoltée contre l'abus de la force employée à opprimer le faible.

— Oui, monsieur, infâme et lâche ; car la persécution était préméditée, calculée. Que de fois nous avons vu venir ici Georgette les yeux rouges et encore toute tremblante à la suite d'une scène affreuse provoquée par la perversité de la servante et l'abrutissement de l'aubergiste ! J'admiraitsa patience, mais, comme je le disais tout à l'heure, la mesure était comble.

Le sculpteur sur bois était très ému. Il se leva et serra avec effusion la main du secrétaire de la mairie.

— Monsieur Delmas, dit-il, permettez-moi de vous remercier, ainsi que Mme Delmas, en mon nom comme en celui de mon fils, et de vous considérer à partir de ce jour comme un ami.

— Oh ! monsieur.

— L'enthousiasme de mon fils, continua Lebrun, avait fortement ébranlé ma défiance, vous achevez, madame et monsieur, de gagner auprès de moi la cause de Mlle Georgette. Elle sera la femme de Paul Lebrun.

— Malheureusement, elle est sans nom, sans famille.

— Elle n'en est pas responsable.

— Sans doute. Je ne vous le cache pas, le triste entourage au milieu duquel elle vivait m'avait effrayé.

— Il n'était pas beau, en effet, monsieur ; mais Georgette n'en a que plus de mérite à être restée telle que toutes les mères de famille pourraient la proposer pour modèle à leurs filles.

— C'est mon opinion. Quant à sa pauvreté, elle n'a jamais été un obstacle à mes yeux, les garanties de bonheur qu'elle offre à mon fils pouvant se passer d'une dot.

Mais je vous quitte, j'ai hâte de rentrer à Paris avec l'espoir que je trouverai ensemble nos deux amoureux.

— Permettez-moi, monsieur Lebrun, de vous accompagner jusqu'à la voiture.

— Bien volontiers.

Mme Delmas rappela les enfants. Le sculpteur les embrassa, leur promit qu'il leur donnerait bientôt des nouvelles de leur bonne amie, serra la main de la paralytique et sortit avec M. Delmas.

Pour se rendre au bureau de l'omnibus, il fallait passer devant l'auberge du "Faisan Dozé." Des voisins étaient sur le pas de leurs portes ; une quinzaine de personnes formaient attroupement et parlaient avec animation en regardant l'établissement de l'ancien vannier.

Lebrun put saisir des paroles de colère, des imprécations dirigées contre l'aubergiste et la servante.

Un carreau brisé par une pierre indiquait que l'hostilité ne s'était pas seulement traduite par des paroles.

Une fruitière, qui demeurait en face de l'auberge, arrêta le secrétaire de la mairie.

— M. Delmas, lui demanda-t-elle, savez-vous ce qu'est devenue Mlle Georgette ?

— Je sais qu'elle est partie, rien de plus.

— Pauvre demoiselle, tout le monde la plaint ; elle n'avait que des amis à Montlhéry ; aussi il faut voir comme on arrange ce Reboul et sa coquine de servante. Le croirez-vous, M. Delmas, hier soir, pendant la scène, cette sale fille a frappé Mlle Georgette en plein visage ! Ça, ce n'est pas un "on dit," je l'ai vu de mes yeux par la croisée.

Et l'ivrogne l'a chassée, chassée comme une mendiante !

Ça fend le cœur de penser que cette belle jeune fille si bonne, si sage, si honnête, est jetée sur le pavé, comme une rien du tout.

— Que voulez-vous, dit M. Delmas, elle ne pouvait plus rester dans cet enfer.

— Oh ! ça, c'est bien vrai.

Les deux hommes s'éloignèrent.

Quand il arrivèrent au bureau de l'omnibus, on attela les chevaux.

Avant de se quitter ils se serrèrent la main.

— Au revoir, M. Delmas, dit Lebrun.

— Au revoir ; mais n'oubliez pas que nous attendons ici des nouvelles avec impatience.

Un instant après l'omnibus descendait la côte à fond de train se dirigeant vers la gare.

EMILE RICHEBOURG.



**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

Nous désirons attirer l'attention des dames sur un nouveau lot d'étoffes à Robes que nous venons de recevoir et que nous offrons à des prix excessivement bas.

**ETOFFE - TOUT - LAINE**

(54 pouces de largeur)  
**A 75 CTS LA VERGE**  
VALANT LE DOUBLE  
**JOHN MURPHY & CIE.**

**Couvertes et Confortables**

Couvertes blanches en laine, depuis \$2.50 la paire.  
Couvertes en couleurs dans tous les prix.  
Confortables en laine, depuis 75c ch.  
Confortables en duvet, depuis \$5 chaque, valant \$7.50.  
Confortables en duvet pour berceaux, depuis \$1 25 chaque.

**Nappes et Serviettes**

Nappes en toile damassée et blanche, depuis \$2 chaque.  
Serviettes en toile damassée et blanche, depuis \$1 50 la douzaine.  
Nappes en toile à jour, depuis \$4 ch.  
Serviettes en toile à jour, depuis \$2.75 la douzaine.  
Nouvelles toiles estampées!

**John Murphy & Cie**

**2343 Rue Sainte-Catherine**

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833



**Cognac Jockey Club**

Carte Or V. S. O. F.

**GARANTI PUR A L'ANALYSE**



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

**\$1.25 LA BOUTEILLE**

**MAISON - BLANCHE**

**65 - RUE SAINT-LAURENT - 65**

IMPORTATEUR

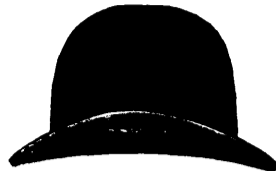
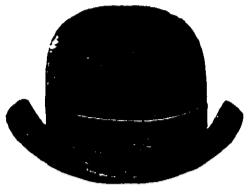
- DE -

**Merceries**

ET

**CHAPELLERIES**

**T. BRICAULT**



UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036  
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**J. B. C. TRESTLER L.C.D.**

Chirurgien - Dentiste

**200 RUE ST - DENIS**

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent  
**LA PRESSE**

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE. LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE. Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE. Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 24 novembre 1894

**37,864**

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**BUREAUX**

**71 et 71a, Rue St-Jacques**

MONTREAL

**PACIFIQUE CANADIEN**

Changement d'heures commençant le 30 septembre 1894

De la gare rue Windsor :

Boston et Portland, \$9.00 a.m., \$8.20 p.m.  
Toronto, Détroit, Chicago, \$8.25 a.m. \*\$9.00 p.m.  
S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc. \*\$9.10 p.m.  
Ottawa, Winnipeg et Vancouver, \$9.50 a.m.  
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. \$8.25 a.m., 5.15 p.m., 9.00 p.m.  
Brookville, \$8.25 a.m.  
St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \*\$8.20 p.m. \$8.40 p.m.  
Sherbrooke, 4.05 p.m., \$8.40 p.m.  
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.  
Winchester, Perth, \$8.25 a.m. \*\$9.00 p.m.  
Newport, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \*\$8.20 p.m.  
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \$8.40 p.m.  
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 5.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Winnipeg et Vancouver, \$9.45 a.m.  
Québec, \$8.10 a.m., \$8.30 p.m. et \$10.30 p.m.  
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.  
Ottawa, \$8.30 a.m., \$9.45 a.m., \$5.45 p.m.  
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.  
St-Jérôme, 8.30 a.m., 5.30 p.m.  
Ste-Rose et Ste-Thérèse - 8.30 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m., 5.45 p.m. - Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.  
\*Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaines seulement tel qu'indiqué † Pas de connection avec Portland par le train quittant Montréal le samedi soir. ‡ Dimanches seulement. § Chars-palais et chars-dortoirs. (a) Excepté les samedis et dimanches. (b) Samedis seulement.

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS  
129 RUE ST-JACQUES**

**Saint-Nicolas**, journal illustré paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Obs! Delagrave, 116, rue Soufflot Paris, France



**PLUS DE CHEVEUX GRIS**

AVEC L'USAGE DU

**“ LUBY ”**

LE LUBY n'est pas une teinture mais restaure la couleur originale et naturelle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égal pour l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme le meilleur préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

**A. DANAIS, L. C. D.**

CHIRURGIEN-DENTISTE



**123 RUE ST-LAURENT**

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde Vulcanite, avec de magnifiques gencives en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.



CHRONIQUES, ROMANS  
ACTUALITES, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

ŒUVRES INÉDITES

MODES M<sup>lle</sup> Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI

Cinquante centimes pour Deux mois

Neuveau procédé américain pour plombage de dents, en porcelaine et en verre - plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger - Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROSSEAU, L.D.S.**

7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL